Femmes, soumettez-vous !

Dans le monde évangélique anglophone paraît – toutes dénominations confondues – au moins un nouveau livre par mois sur la question des sexes et sur tous les thèmes qui y sont liés : genre, transidentité, mariage, famille, avortement, abus, violences conjugales dans les couples chrétiens, etc. En Allemagne, la fréquence est plus faible ; on s'est installé confortablement dans le statu quo. Ce sont peut-être trois livres par an qui abordent ce sujet.

Quelques vagues tempétueuses traversent le monde chrétien, et c'est une raison suffisante pour se poser à nouveau ces questions à chaque génération et pour comprendre à nouveau, pour soi-même, pour son couple et pour son Église, comment nous devons et pouvons vivre la relation entre les sexes. Les chrétiens s'orientent d'après Jésus et les apôtres, et donc d'après la Bible.

On le sait, beaucoup de chrétiens conservateurs comprennent la relation entre les sexes, dans l'ensemble, de cette manière : Adam, et avec lui tout homme, aurait un rôle de direction supérieur et plus chargé de responsabilité par rapport à Ève et à la femme en tant que telle. C'est pourquoi la femme se soumet et n'exerce aucun ministère, ou très peu, dans l'Église. Elle ne prêche pas et n'enseigne pas. C'est l'enseignement de l'histoire de l'Église – non pas celui du premier et du deuxième siècle, mais celui qui commence à partir de là et dure jusqu'à il y a quelques décennies. Et beaucoup pensent que c'est la vérité divine, la doctrine juste et la bonne pratique de vie. La motivation en est la fidélité à la Bible, cela ne fait aucun doute. Ce n'est que lorsque cette domination masculine est remise en question sur le fond que se révèlent des schémas de pensée qui n'avaient pas été remarqués jusque-là.

Aux États-Unis, cette position est défendue par des mouvements plus récents comme T4G et la Gospel Coalition, et surtout par les Southern Baptists (The Danvers Statement). Grudem, Moore, Piper, Schreiner, Köstenberger, DeYoung, Keller, Carson, Storms, MacArthur et Strauch sont des personnalités connues qui s'engagent pour cette vision – à mon avis fondamentalement erronée. J'ai moi-même longtemps défendu et enseigné cette vision, et j'estime la plupart des frères cités et leurs travaux exégétiques. Le désaccord porte sur ce thème homme-femme (et sur le calvinisme qu'ils défendent, ce qui n'est pas pertinent ici).

En Allemagne, des initiatives et des maisons d'édition se sentent appelées à suivre ces responsables, à remettre au goût du jour ces thèses et à les vendre comme vérité biblique. J'en cite quelques-unes, dont je partage moi-même la « fidélité à la Bible » sur la plupart des points, mais pas sur ce thème homme-femme : E21, EBTC, 3L-Verlag, CLV-Verlag, CSV-Verlag, CV Dillenburg, Betanien, etc., les assemblées de Frères exclusifs et de Frères larges, les Églises marquées par les Allemands de Russie, en partie aussi les FeG et les EFG, toutes les Églises répertoriées sur KFG.org.

Ce document contient deux chapitres du livre du Sud-Africain Terran Williams, « How God Sees Women: The End of Patriarchy ». Il est lui-même pasteur d'une grande Église et, jusqu'à il y a quelque temps, il défendait la vision complémentariste – c'est-à-dire la soumission hiérarchique de la femme, sous une forme modérée toutefois – et suivait les frères américains mentionnés plus haut. Jusqu'à ce qu'il reprenne à fond les textes bibliques et doive rejeter complètement cette vision. Il m'est arrivé quelque chose de semblable, presque identique. Il en est résulté un livre qui apporte une nouvelle lumière et qui réfute tout simplement cette vision patriarcale et complémentariste.

Hans-Jörg Ronsdorf, avril 2022, complété en octobre 2026

Le livre entier est maintenant disponible en allemand

Terran Williams : Wie Gott Frauen sieht. Biblische Perspektiven jenseits von Macht und Tradition (Comment Dieu voit les femmes. Perspectives bibliques au-delà du pouvoir et de la tradition). Kirche für Alle, 2026.

Livre de poche, 18,80 € (ISBN 978-3-9826027-8-3) : https://www.amazon.de/dp/3982602785

Livre numérique Kindle, 9,80 € : https://www.amazon.de/dp/B0HDPLZJ3C

Plus d'informations sur le livre : https://www.hans-joerg-ronsdorf.de

Les deux chapitres suivants – le chapitre 8 « Femmes, soyez soumises » et le chapitre 9 « Le Dieu qui s'adapte » – sont le texte de cette édition allemande.

8



Femmes, soyez soumises

« Les époux ne sont ni dans une relation hiérarchique l'un envers l'autre, ni séparés l'un de l'autre comme des entités autonomes qui font chacune ce qui leur plaît. Le mariage est plutôt une relation de soumission mutuelle. » Richard Hays[1]

« Nous devons préparer nos filles à se soumettre un jour à leur mari. » Lorsque j'ai entendu récemment une mère dire cela à ma femme, cela m'a vraiment fait réfléchir. Devrais-je vraiment apprendre à ma fille Ivy à se soumettre un jour à son mari ? Le thème direction–soumission dans son propre couple est déjà suffisamment personnel. Mais quand je dois réfléchir aux enseignements sur le

mariage que je dois transmettre à mes enfants, je me sens d'autant plus tenu d'enseigner ce qui est juste.

Le complémentarisme à un point

Ce n'est qu'au cours de mes recherches pour ce chapitre et le suivant que j'ai définitivement et complètement abandonné l'idée que l'idéal de Dieu pour tous les mariages inclut même la forme la plus douce d'autorité et de soumission entre mari et femme. En raison de ce que je lisais en Éphésiens 5, j'ai longtemps pensé que la direction pleine d'abnégation du mari envers sa femme devait refléter la direction pleine d'abnégation du Christ envers son Église.

Le *complémentarisme à un point* soutient que les femmes peuvent diriger des hommes dans l'Église et dans la société, tandis que les épouses doivent pratiquer une sorte de soumission unilatérale envers leur mari.[2] Il se distingue ainsi du *complémentarisme à deux points*, qui exige la soumission de la femme dans le mariage et dans l'Église. Il est intéressant de constater que beaucoup de théologiens et d'Églises dans le monde défendent le complémentarisme à un point.[3]

Je peux imaginer que beaucoup de partisans du complémentarisme à deux points qui lisent ce livre se laissent convaincre d'abandonner l'exclusion des femmes de la direction de l'Église, mais qu'ils restent malgré tout attachés à une forme d'autorité–soumission dans le mariage. Comme j'ai moi-même défendu ce point de vue pendant quelques années, je le comprends bien.

Lorsque la poursuite de mon étude d'Éphésiens 5 m'a conduit à abandonner aussi le complémentarisme à un point, cela n'a, fait intéressant, entraîné aucun changement essentiel dans mon couple. Comme je l'expliquerai encore, j'ai compris que j'étais déjà, plus ou moins, un mutualiste dans mon mariage. Car si mes presque deux décennies d'expérience conjugale m'ont appris une chose, c'est celle-ci : un mariage entre partenaires égaux est bien plus désirable qu'un mariage où l'un des partenaires dirige et l'autre suit. Et cela malgré les nombreux beaux slogans sur le mariage « chrétien » que moi et d'autres avons si souvent prêchés, comme par exemple : « Il se sacrifie, elle se plie ; il dirige, elle suit ; il initie, elle confirme. »[4]

Bien que Jésus ne mentionne pas d'un seul mot un rôle de direction du mari envers sa femme,[5] Paul semble avoir beaucoup à dire à ce sujet, en particulier en Éphésiens 5, le texte dont il est principalement question dans ce chapitre. Il s'agit des versets suivants (LUT – traduits ici d'après la Bible allemande de Luther) :

21 Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte du Christ.

22 Femmes, soumettez-vous à vos maris comme au Seigneur. 23 Car le mari est le chef de la femme, comme aussi le Christ est le chef de l'Église – il l'a sauvée comme son corps. 24 Mais de même que l'Église se soumet au Christ, de même les femmes doivent se soumettre à leurs maris en toutes choses. 25 Maris, aimez vos femmes, comme aussi le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, 26 afin de la sanctifier. Il l'a purifiée par le bain d'eau dans la parole, 27 afin de se préparer à lui-même l'Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable. 28 Ainsi les maris aussi doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. 29 Car personne n'a jamais haï sa propre chair ; mais il la nourrit et en prend soin, comme aussi le Christ le fait pour l'Église. 30 Car nous sommes membres de son corps. 31 « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule

chair » 32 Ce mystère est grand ; mais je l'applique au Christ et à l'Église. 33 C'est pourquoi vous aussi : que chacun aime sa femme comme lui-même ; mais que la femme respecte son mari.

En me confrontant à ce chapitre, une phrase de C. S. Lewis m'est venue à l'esprit : « Beaucoup … constatent que leur cœur se met spontanément à chanter tandis qu'ils travaillent un texte théologique difficile, une pipe à la bouche et un crayon à la main. » Éphésiens 5 est un tel texte difficile, bourré de théologie, et je m'en occupe depuis de nombreuses années. Il y a trois raisons pour lesquelles je m'y suis confronté si intensément.

La première raison : ma relation terrestre la plus importante est celle avec ma femme. Je veux obéir à la Parole de Dieu et appliquer la sagesse de Dieu à mon mariage, et ce passage est l'un des textes bibliques les plus importants sur le mariage ; c'est pourquoi je veux le comprendre correctement.

La deuxième raison : la lecture de ce passage selon laquelle « le mari dirige et la femme suit » contredit ma propre expérience et ma perception culturelle. Je voudrais l'expliquer plus en détail : je suis marié à une femme qui est tout aussi instruite et compétente que moi – à bien des égards même davantage. Elle sait mieux gérer les finances que moi et gagne actuellement plus d'argent que moi ; elle sait mieux évaluer que moi les besoins émotionnels et pratiques de nos enfants ; et elle sait naturellement mieux que moi conduire des groupes de personnes. De plus, Dieu semble parler avec elle de notre famille et de notre ministère tout autant qu'avec moi. Si je fais valoir mon rôle de direction envers elle, cela ne me paraît pas seulement arbitraire, mais aussi comme une atteinte à notre relation et à sa compétence. Pour être honnête, il me paraît bien meilleur de travailler avec elle *en partenaire égale* que de lui offrir ma direction.

La troisième raison pour laquelle j'ai dû me débattre avec ce passage est la suivante : même d'excellents commentateurs de la Bible parviennent à des résultats différents quant à ce qu'il affirme, et des pasteurs parviennent à des résultats différents quant à l'application de leurs convictions à un couple concret. Aussi simples que les mots paraissent à première lecture, Éphésiens 5, à y regarder de plus près, soulève plus de questions qu'il ne donne de réponses. Considérons seulement les premiers versets : pourquoi Paul commence-t-il son exposé sur la relation conjugale par le verset sur la soumission mutuelle ? Que signifie « chef » ? Que signifie « se soumettre » ? Le mot « se soumettre » a-t-il le même sens dans les versets 21 (« Soumettez-vous les uns aux autres »), 22 (Femmes, soumettez-vous à vos maris) et 24 (L'Église se soumet au Christ) ? Et que signifie concrètement pour les femmes le fait de se soumettre à leur mari « en toutes choses » ?

Je traiterai ces questions à partir de quatre interprétations – ou « points de vue » – différentes. Comme les trois quarts du passage d'Éphésiens 5 s'adressent au mari, je définirai chaque point de vue à partir de ce qui est demandé à un mari chrétien. Ces quatre points de vue considèrent le mari comme celui qui prend les décisions (point de vue 1), comme celui qui tranche (point de vue 2), comme le serviteur de sa partenaire égale (point de vue 3) et comme un *paterfamilias* racheté (point de vue 4).

Point de vue 1 : le mari est normalement celui qui prend les décisions

C'est le point de vue de Wayne Grudem. Il écrit que Paul, en Éphésiens 5.21, avec « Soumettez-vous les uns aux autres », ne veut pas dire que tous les chrétiens doivent se soumettre à tous les chrétiens, mais seulement que tous les chrétiens doivent se soumettre uniquement à ceux qui ont légitimement autorité sur eux. Autrement dit : la soumission vaut pour la femme envers l'homme, mais certainement pas l'inverse.

Il dit que « chef », dans « le mari est le chef de la femme », signifie « autorité sur ». Paul obligerait les maris à prendre la direction sur leurs femmes, et il exhorterait les femmes à accepter cette direction. Lorsque Paul parle du mari qui donne sa vie pour sa femme comme Jésus l'a fait pour l'Église, cela signifie qu'il exhorte un mari non seulement à aimer sa femme, mais aussi à la diriger avec amour. Enfin, lorsque Paul cite Genèse 2.24, selon Grudem, il fonde l'autorité du mari sur la femme sur le récit de la domination d'Adam sur Ève avant la chute.

Quant aux conséquences pratiques de tout cela, Grudem nous raconte comment il le met en œuvre dans son propre mariage :

Pour chaque décision, grande ou petite, et indépendamment du fait que nous soyons d'accord ou non, la responsabilité de la décision m'incombe toujours. (Je parle ici des décisions qui nous concernent tous les deux, non des décisions individuelles que chacun de nous prend dans son domaine de responsabilité personnel.) Je ne crois pas à l'idée selon laquelle l'autorité du mari, son rôle de chef, n'entrerait en jeu qu'environ une fois tous les dix ans, lorsque mari et femme ne parviennent pas à se mettre d'accord. À mon avis, le rôle de chef du mari a de l'importance dans chaque décision que le couple prend au cours de sa vie conjugale. S'il existe un véritable rôle de chef du mari, il y a alors un accord tacite selon lequel le centre de gravité du processus de décision se trouve chez le mari et non chez la femme. Et même s'il y a souvent beaucoup de discussions et que le respect et les égards mutuels doivent être préservés, la responsabilité de la décision revient en fin de compte au mari.[6]

John Piper se rallie largement à ce point de vue. Il évoque avec bienveillance le mariage de ses parents, dans lequel son père prenait habituellement les décisions :

Quand mon père rentrait à la maison, il était clairement le chef de la famille. Il disait la prière du repas. Il rassemblait la famille pour le culte familial. Il nous emmenait à l'école du dimanche et au culte. Il conduisait la voiture. Il décidait où nous allions nous asseoir. Il décidait d'aller déjeuner chez Howard Johnson's. Il nous conduisait jusqu'à la table. Il appelait la serveuse. Il payait l'addition. C'est à lui que nous avions affaire si nous enfreignions une règle de la famille ou si nous manquions de respect à notre mère. C'étaient les moments les plus heureux pour notre mère. Oh, comme elle se réjouissait quand papa était à la maison ! Elle aimait sa direction. Plus tard, j'ai appris que la Bible appelle cela « soumission ».[7]

La plupart des livres chrétiens courants sur le mariage défendent ce point de vue. L'un d'eux dit par exemple : « Le mari … est responsable des décisions importantes du foyer. … Une épouse ouverte et réceptive abandonne volontiers … sa liberté en échange de son amour, de sa vénération, de sa protection et de sa prise en charge. »[8] Un autre partage cet avis : « Un homme peut avoir beaucoup de supérieurs en dehors de chez lui, mais à la maison, il a l'occasion d'exercer l'autorité avec bienveillance et de recevoir le respect qui lui est dû. »[9]

Avant de passer aux autres points de vue, je voudrais dire ceci : jusque dans les années 1980, presque tous les exégètes et les chrétiens ont lu la Bible précisément de cette manière. C'est donc un point de vue qu'il faut prendre au sérieux.

Mais je veux être honnête : cette approche serait la mort de mon mariage ! En tant que pasteur, je n'ai jamais défendu ce point de vue. Sans doute Grudem et Piper ont-ils fait d'autres expériences dans la vie que moi. Je ne peux toutefois pas imaginer une relation intime dans laquelle une seule personne prend toutes les décisions, ou la plupart, qui concernent les deux. J'en arrive à cette conclusion : soit les couples qui défendent ce point de vue préfèrent, en raison de leur éducation ou de leur culture, le

« mariage traditionnel » d'autrefois, soit ils se composent d'un mari qui est un meneur né et d'une femme qui est née pour suivre. Mais tous les mariages ne sont pas faits ainsi, et certainement pas celui de Julie et moi. Je suis heureux que des pasteurs et des théologiens aient proposé, au cours des dernières décennies, une forme modifiée de cette vision. Certains l'appellent « complémentarisme doux » ; je l'appelle « le mari qui tranche ».

Point de vue 2 : le mari est celui qui tranche (dans de rares cas)

Dans leur best-seller *The Meaning of Marriage* [Le sens du mariage], Timothy et Kathy Keller défendent une variante plus douce du mariage complémentariste. Ils consacrent un chapitre entier au fait que Paul – contrairement à Grudem – présente les rôles des sexes dans le mariage, au verset 21, comme l'expression d'une soumission mutuelle. Les Keller la définissent comme la décision de servir l'autre avec humilité et de lui plaire :

En Philippiens 2.2-3, Paul dit sans détour qu'entre chrétiens « chacun, avec humilité, doit estimer l'autre supérieur à lui-même ». … Nous devrions considérer les intérêts des autres comme plus importants que les nôtres. Ailleurs, il dit que nous ne devons « pas nous plaire à nous-mêmes », mais « plaire à notre prochain pour le bien, en vue de l'édification. Car le Christ non plus ne s'est pas plu à lui-même » (Romains 15.1-3). Paul demande même aux chrétiens d'être les uns pour les autres des « douloi » (Galates 5.13) – littéralement : des esclaves. … Que nous soyons mari ou femme, nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes, mais pour l'autre. Et c'est la tâche la plus difficile, mais aussi la plus importante, d'un mari ou d'une femme dans le mariage.[10]

Selon cette vision, la soumission mutuelle doit être comprise dans les deux sens : tandis qu'aux versets 22-24 Paul exhorte les femmes à se soumettre à leurs maris, il explique aux versets 25-29 aux maris comment ils doivent se soumettre à leurs femmes (dans un amour plein d'abnégation).

En dépit de la soumission mutuelle, les Keller continuent de défendre le rôle du mari comme chef. Ils le font en passant de la formule d'un mari en soumission mutuelle avec sa femme à celle d'un mari qui se soumet « au rôle d'un meneur serviteur ».[11] (Je dois faire remarquer ici que l'emploi du mot « se soumettre » est discutable, car il a un autre sens que dans l'idée de soumission mutuelle : se soumettre *à un rôle* n'est absolument pas la même chose que se soumettre *à une personne*.)

Heureusement, les Keller défendent une forme de direction bien plus douce que ce que l'on a entendu, au cours des siècles passés, par la soumission de l'épouse : « Lorsque les deux parties ne parviennent pas à se mettre d'accord, mais qu'une décision doit être prise, [le mari] a le droit d'émettre la voix décisive et (ainsi) d'assumer la plus grande responsabilité de la décision. »[12] Ailleurs, Timothy Keller qualifie cela de droit du mari de « passer outre » aux objections de sa femme en ayant « le dernier mot ».[13] Autrement dit : *seulement en cas de désaccord, et non pour les décisions quotidiennes*, le mari devrait prendre une décision.

En tant que complémentariste « doux » de longue date, j'ai, comme beaucoup d'autres représentants de ce courant, appliqué cet enseignement en disant par exemple : « De temps en temps, dans des cas très rares, une décision doit être prise. Si vous ne parvenez pas à vous mettre d'accord, la femme devrait demander à son mari de prendre une décision dans cette affaire. » Mon ami Alan Frow, un pasteur complémentariste influent en Californie du Sud, dit par exemple que presque toutes les décisions dans son couple sont prises ensemble ; il poursuit : « Je suis marié depuis 25 ans, et pendant ce temps, ma femme ne m'a dit que cinq fois : "Nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord. C'est toi le responsable, alors va et cherche Dieu." »[14]

Dans mon propre mariage, des années se sont écoulées sans que j'aie à utiliser mon « pouvoir de décision », parce que nous trouvions toujours un consensus. *Mais cela signifie aussi que mon « rôle de direction » envers Julie et son devoir de se « soumettre » à moi n'existaient pratiquement pas dans notre expérience vécue.*

Des doutes sur le modèle du mari qui tranche

Pour beaucoup de partisans d'un complémentarisme doux – j'en ai moi-même été un pendant de nombreuses années –, le difficile travail consistant à actualiser théologiquement sa propre position semble à peine en valoir la peine. Presque chaque jour de l'année, leur forme de mariage est exactement la même que celle des mutualistes. En fait, j'aurais peut-être tenu plus longtemps à la vision des Keller (et je comprends les autres qui le font encore) si je n'avais pas commencé à me demander *si même une forme douce d'autorité et de soumission est vraiment l'idéal de Dieu pour tous les mariages.* En réalité, j'ai même cinq objections sérieuses.

Premièrement : si nous présentons la soumission de la femme à l'autorité de son mari comme un idéal, il devient d'autant plus facile d'ignorer ses contributions importantes dans l'Église et dans la société. Malgré l'attitude modérée des complémentaristes lorsqu'ils soulignent que la soumission de la femme ne se rapporte qu'à son mari et non à tous les hommes, ils utilisent néanmoins ce point pour argumenter que des femmes qui doivent être dirigées à la maison ne devraient pas assumer de rôle de direction dans l'Église.[15] Frow, par exemple, dit très justement que les rôles dans le mariage, au sein d'une famille, sont un « miroir mystérieux »[16] de la relation entre le Christ et l'Église. Il affirme certes que les femmes peuvent assumer des tâches de direction dans la société ; mais il en conclut que « dans la famille de Dieu, ce reflet mystérieux devrait devenir visible ».

Mais ce saut est-il justifié ? En Éphésiens 5, Paul dit que l'union de l'homme et de la femme est un « mystère » qui renvoie à l'union entre le Christ et l'Église. Pourquoi les complémentaristes pensent-ils alors avoir la liberté de transposer en bloc ce « mystère » à toute une communauté, de sorte que des anciens masculins représenteraient d'une manière ou d'une autre Jésus comme époux (et devraient donc être des hommes), tandis que le reste de l'Église représenterait l'épouse (ce qui, étrangement, s'écarte de l'analogie, puisque les femmes *et aussi les hommes* y sont inclus) ? De plus, l'idée que les anciens de l'Église représentent l'époux de l'Église est dangereuse et non biblique – en particulier parce que c'est clairement Jésus seul qui tient ce rôle. Si nous poursuivons l'analogie entre mariage et Église, les responsables d'Église devraient tout au plus prendre le rôle de l'ami de l'époux, Jésus, comme Jean-Baptiste en Jean 3.29.

Deuxièmement : je me demandais pourquoi Paul – selon la vision complémentariste du mariage – présenterait comme un idéal précisément cet ordre hiérarchique qui n'était apparu qu'avec la chute, dont Dieu avait annoncé les conséquences non comme une promesse, mais comme une prédiction funeste : « Il dominera sur toi. »[17]

Troisièmement : je suis toujours à nouveau consterné de constater la fréquence avérée des abus commis par le conjoint dans les couples chrétiens. Des sociologues comme Elaine Storkey estiment qu'il n'est absolument pas utile d'enseigner la soumission féminine comme une norme instituée par Dieu. Même lorsque les maris entendent qu'ils doivent exercer leur autorité « avec bonté », l'idée d'une autorité masculine instituée par Dieu les encourage parfois à « croire, ouvertement ou inconsciemment, aux privilèges et aux prérogatives masculins. Ainsi, les hommes revendiquent des droits à des libertés, à un statut et à des opinions qui ne valent pas pour leurs partenaires ».[18] À moins

qu'ils n'appartiennent à la catégorie de maris la plus sanctifiée, ils ont tendance, en ne considérant pas leurs partenaires comme vraiment leurs égales, à les traiter comme inférieures – ne serait-ce qu'un peu.[19]

En Afrique, où je vis, l'ampleur des violences fondées sur le genre est proprement effrayante. J'ai entendu des histoires de maris chrétiens qui battent leur femme pour désobéissance (et même d'un pasteur qui bat une femme de son Église parce qu'elle désobéit à son mari). En outre, certaines études[20] montrent que l'enseignement de la soumission féminine augmente la probabilité qu'une femme maltraitée reste dans un mariage violent. De plus, les Églises auxquelles elles s'adressent pour obtenir de l'aide leur déconseillent souvent de se séparer de leur bourreau. Si cet enseignement est l'idéal de Dieu, me demandais-je, pourquoi cause-t-il si souvent des dégâts dès qu'il atteint des oreilles chrétiennes ?

Quatrièmement : bien que je préfère de loin le complémentarisme doux à une forme plus dure, j'ai dû constater qu'il s'agit d'une création entièrement nouvelle. Si l'interprétation qui conduit au mariage complémentariste modéré n'a qu'environ un demi-siècle, elle est même plus récente que l'interprétation qui conduit au mariage mutualiste. Bien que je sois reconnaissant pour ce nouveau complémentarisme doux dans le style des Keller, je dois donner raison à des théologiens complémentaristes comme Grudem et Russell Moore lorsqu'ils suggèrent que cette approche ressemble en réalité davantage à un mariage mutualiste qu'à un mariage complémentariste. Si une interprétation sobre du texte exige que ce soit régulièrement moi qui prenne les décisions et que ma femme se soumette à moi, alors nous n'avons en réalité jamais vécu un mariage « biblique », mais bien plutôt un mariage qui « soutient la soumission mutuelle au sein d'un partenariat conjugal égalitaire », dans lequel les décisions sont prises « par un processus de recherche de consensus » – c'est ainsi que Moore définit un mariage « féministe », et en aucun cas « biblique » ou complémentariste.[21] Si Grudem (et la vision historique) ont raison, alors soit Dieu veut que je change mon comportement et que je prenne davantage de décisions au nom de ma femme, soit je dois changer ma théologie. Continuer à vivre en contradiction avec ce que nous croyons serait de la pure incohérence.

Cinquièmement : à la question « *Pourquoi* la femme devrait-elle se soumettre ? », il n'existe à mon avis aucune réponse satisfaisante. Le point de vue 1 peut sembler étrange à beaucoup d'entre nous aujourd'hui, mais pendant des siècles il était parfaitement logique : dans la culture et dans l'enseignement de l'Église, on était convaincu que les femmes étaient inférieures aux hommes et devaient donc être dirigées pour leur propre bien. Depuis les années 1960, cependant, ces idées sont dépassées, aussi bien dans la culture que dans l'Église. Nous connaissons tous beaucoup de femmes plus intelligentes et plus décidées que leur mari. Il ne peut donc pas s'agir d'une infériorité dans la prise de décision. Alors pourquoi ?

Les Keller ont une réponse à cela : « La réponse à cette question est une autre question : "Pourquoi le Christ a-t-il remis l'autorité au Père ?" » À leur avis, la soumission de la femme à l'autorité de son mari doit refléter la relation entre le Christ et le Père. Mais, comme je l'ai déjà expliqué aux chapitres 3 et 6, cela présente la relation trinitaire de manière erronée. En outre, cela néglige le fait que l'Écriture n'assimile nulle part la remise de l'autorité du Fils au Père à la remise de l'autorité de la femme à son mari.

John Piper donne une autre réponse : la soumission d'une épouse chrétienne à son mari représente, aux yeux du monde qui observe, la soumission de l'Église au Christ. Cela sonne bien, mais à y regarder de plus près, on constate que cela ne fonctionne qu'avec le point de vue 1, où le mari dirige sa femme

chaque jour de leur vie. Le point de vue 2 est une mauvaise représentation de la direction de l'Église par le Christ – si Jésus est notre Seigneur, alors nous consentons à sa direction quotidienne, et non à une douce prise de décision commune dans laquelle nous ne permettons à Jésus de jouer son atout que de temps en temps, lorsque nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord.

Certes, des théologiens comme Keller et Piper s'efforcent d'avancer des raisons théologiques, mais beaucoup de pasteurs, souvent d'esprit plutôt pragmatique, justifient l'autorité du mari par l'argument suivant : puisque tout ce qui a deux têtes serait un monstre, il est important de savoir qui, à la fin, reste avec le mistigri [de la responsabilité]. Mais je ne peux pas accepter cette raison. Je voudrais expliquer pourquoi.

« Qui restera avec le mistigri à la fin ? »

Dans une relation à deux, une seule personne doit-elle vraiment toujours porter la responsabilité, faute de quoi le mariage se briserait ? Je comprends qu'une équipe sportive ait besoin d'un capitaine, une armée d'un général et une entreprise d'un PDG. Mais deux personnes unies en « une seule chair », qui idéalement, comme le dit Genèse 2.25, vivent « nues » l'une avec l'autre, c'est-à-dire consciemment vulnérables, n'ont tout de même pas besoin d'un chef ! Elles doivent bien plutôt s'engager pleinement et entièrement à s'aimer et à se servir l'une l'autre en partenaires égaux.

Love and Respect, un livre chrétien très influent sur le mariage, formule l'argument ainsi : « Un mariage avec deux chefs égaux est voué à l'échec. C'est l'une des raisons essentielles pour lesquelles tant de gens divorcent aujourd'hui. »[22] Mais où sont les preuves de cette affirmation aberrante ? J'aimerais lire davantage d'études sur ce sujet. Une étude récente portant sur 21 000 femmes chrétiennes mariées et divorcées, qui fréquentent régulièrement l'Église, aboutit à un résultat contraire : « Les couples dans lesquels un partenaire prend les décisions – même s'il en discute auparavant avec l'autre partenaire et recueille son avis – divorcent 7,4 fois plus souvent que les couples qui partagent le pouvoir de décision. »[23]

Beaucoup de chrétiens le savent intuitivement, indépendamment de leurs vues théologiques. Parmi les milliers de personnes interrogées, environ 40 % croyaient que le mari détient le pouvoir de décision final, tandis qu'environ 60 % étaient d'avis que l'épouse devait aimer son mari en se soumettant à lui. Pourtant, seuls 17,3 % des couples agissent réellement de telle sorte que le mari ait le dernier mot. À l'inverse, 78,9 % des mariages fonctionnent sans pouvoir de décision final, c'est-à-dire que les partenaires prennent les décisions ensemble ou les suspendent lorsqu'ils ne sont pas d'accord.

Nous avons affaire ici à deux dilemmes que des pasteurs comme moi préfèrent ne pas voir. Premièrement : il existe un décalage entre les convictions et le comportement des personnes que nous conduisons. La plupart des chrétiens croient certes que le mari est celui qui prend les décisions ou qui tranche en cas de désaccord, mais la plupart n'agissent pas en conséquence. Deuxièmement : « Bien que beaucoup de couples chrétiens croient que les maris détiennent le pouvoir de décision, *cette croyance n'a pas nui au couple tant qu'elle n'a pas été mise en pratique.* » Des pasteurs comme moi devraient-ils insister pour que le peuple de Dieu commence à pratiquer ce qu'il croit, ou remettons-nous en question ce que nous lui avons enseigné à croire ? Si, en tant que pasteur, je veux vraiment le meilleur pour les couples que je conduis, je dois affronter quelques faits durs :

Lorsque les femmes ont le sentiment de ne pas être écoutées et que leur avis n'est pas aussi important que celui de leur mari, la probabilité d'un divorce est 26 fois plus élevée. … Même lorsqu'un homme demande son avis à sa femme, dans les mariages où il détient le pouvoir de décision, son avis à lui a

par définition plus de poids que le sien à elle. Et lorsque les femmes ont le sentiment que leur avis n'a pas le même poids que celui de leur mari, le mariage a davantage de chances de se briser.[24]

À l'inverse, la réciprocité dans le mariage présente des avantages clairs : « Dans les couples qui prennent les décisions ensemble, les épouses se comptent plus de quatre fois plus souvent parmi les 20 % de mariages les plus heureux que parmi les 20 % les plus malheureux. De plus, elles ont une probabilité supérieure de 67 % de connaître fréquemment l'orgasme pendant les rapports sexuels. »[25] Ces résultats d'enquête confirment que les meilleurs mariages (et ceux qui ont la meilleure vie sexuelle) sont ceux dans lesquels les problèmes sont résolus consciemment ensemble et où, en cas de désaccord, on prend le temps et le soin nécessaires pour parvenir à un accord.

Je peux comprendre que le responsable d'une équipe de direction de, disons, dix personnes doive parfois faire office de décideur final. Nous devrions toutefois nous garder de transposer la dynamique décisionnelle d'une entreprise à un mariage qui ne se compose que de deux personnes, liées bien davantage sur un plan interpersonnel que sur un plan fonctionnel, et qui se sont engagées dans une communion d'âmes.

En outre : combien de fois les couples se trouvent-ils dans une situation où une décision importante doit être prise sans qu'ils aient le temps de parvenir à un accord ? Normalement, on a assez de temps pour se décider. Sinon, le couple fait confiance au partenaire qui est le plus convaincu dans le domaine concerné ou qui dispose de la plus grande compétence. Si un couple ne parvient malgré tout pas à se mettre d'accord, cela montre que tous deux sont convaincus de leur avis. *Que le mari impose sa volonté précisément à ce moment-là, où les avis divergent le plus, me semble être la pire des solutions !* N'y a-t-il pas de possibilité pour le couple de discuter de cette affaire jusqu'à ce qu'un consensus soit atteint ? Jusqu'à ce que la clarté soit obtenue, il vaut mieux poursuivre la conversation, et pendant ce temps, le mari comme la femme devraient chercher dans la prière la meilleure solution, demander conseil à d'autres et s'efforcer d'écouter vraiment l'autre.[26]

Mon expérience me conduit à la conclusion suivante : si j'utilise mon autorité précisément au moment où ma femme a un avis dont elle est si convaincue qu'elle me contredit, cela équivaut à saboter la relation. Contrairement à Alan Frow, qui se souvient de cinq cas où sa femme lui a demandé de jouer l'atout, je ne me souviens que d'un seul cas où j'ai pris une décision importante malgré l'incertitude de Julie. Mais même dans ce cas concret, elle faisait davantage confiance à ma conviction qu'elle n'acceptait simplement mon autorité. En y réfléchissant, je me souviens de beaucoup d'autres situations où j'ai essayé de prendre une décision définitive contre son avis, pour me heurter ensuite à sa contradiction énergique. Heureusement, je l'ai écoutée à chaque fois et nous avons reporté la décision définitive. Rétrospectivement, je crois que j'aurais détruit sa confiance si j'avais essayé de faire valoir mon autorité malgré ses objections fondées.

Je veux dire par là que de sérieux doutes me sont venus au sujet du point de vue 2 ! Plus je vieillis et plus j'ai accompagné de couples en tant que pasteur et ami, plus il m'est difficile d'ignorer ces objections. J'en suis arrivé à cette conclusion : la manière dont Julie et moi vivons notre mariage devant Dieu, et dont nous apprenons à nos enfants à traiter leurs conjoints et à se laisser traiter par eux, est une question si centrale qu'il vaut mieux regarder en face les faiblesses même du point de vue du « mari qui tranche » et être ouvert à d'autres interprétations possibles d'Éphésiens 5. Lorsque je l'ai fait, j'ai retrouvé la joie de ne pas seulement lire superficiellement des passages difficiles comme Éphésiens 5, mais de creuser plus profond et de ne pas seulement demander ce que dit le texte, mais aussi pourquoi il le dit et à qui il était adressé à l'origine.

Point de vue 3 : le mari, serviteur de sa partenaire égale

Avant de me pencher en détail sur ce troisième point de vue, je partais du principe qu'il s'agissait clairement d'une tentative de contourner l'enseignement clair d'Éphésiens 5. J'aurais donné raison à Frow, qui soupçonne derrière cela l'effort de « tordre » le texte biblique par l'interprétation. *Lorsque je me suis finalement penché en détail sur ce point de vue, j'ai constaté avec étonnement qu'il est effectivement convaincant* – non pas un cas d'acrobatie exégétique, mais le résultat du travail minutieux, patient et urgemment nécessaire qu'exige une interprétation solide. Le théologien Philip Payne fait plusieurs observations sur Éphésiens 5 qui rendent très probable que Paul vise effectivement l'égalité et la réciprocité comme fondement du mariage, et non – comme une lecture superficielle le laisse supposer – la direction et la soumission.

D'abord, Paul place le mariage chrétien dans le contexte de la soumission mutuelle. Selon Payne, l'association des mots « se soumettre » (au sens de « se placer sous un autre ») avec l'expression réciproque « les uns aux autres » (en grec : ἀλλήλοις, *allelois*) est l'un des enseignements de Paul les plus révolutionnaires sur le plan social et les plus créatifs sur le plan linguistique. La plupart du temps, le mot « se soumettre » (en grec : ὑποτάσσω, *hypotasso*) signifie dans le Nouveau Testament se plier à l'autorité d'un autre. Mais en l'associant à « les uns aux autres », Paul *rend cette soumission réciproque et déplace ainsi son sens : de la reconnaissance de l'autorité d'un autre vers le fait de se mettre à son service.* Cela correspond exactement à ce que Paul avait écrit auparavant aux chrétiens d'Éphèse : ils doivent « se supporter les uns les autres avec amour » (4.2), être « bons et compatissants les uns envers les autres » et « se pardonner réciproquement » (4.32). La raison que Paul en donne est que nous nous soumettons les uns aux autres « dans la crainte du Christ » (5.21, ELB). Cela renvoie au début du chapitre, où il est montré que le Christ s'est mis à notre service : « Le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous … comme une offrande et un sacrifice à Dieu, de bonne odeur » (5.2).

Les complémentaristes purs et durs, qui défendent le point de vue 1, contestent cela : Wayne Grudem aussi bien que Kevin De Young essaient de réfuter le sens réciproque – à savoir qu'un mari doit lui aussi se soumettre à sa femme. Ils disent que « les uns aux autres » peut aussi signifier « certains à d'autres ». Grudem renvoie par exemple à l'emploi de l'expression dans « les hommes s'entre-tueront » (Apocalypse 6.4) et dit que cela signifie que « certains hommes tueront d'autres hommes ». Mais si l'auteur de l'Apocalypse avait seulement voulu dire que certains hommes en tuent d'autres sans être tués eux-mêmes, il n'aurait pas du tout employé le mot « les uns les autres ». De Young renvoie à d'autres textes où l'expression « les uns les autres »[27] est employée et qui, selon lui, n'impliquent pas de réciprocité. À y regarder de près, ils en impliquent pourtant certainement, tout comme chaque autre emploi de « les uns les autres » dans l'épître aux Éphésiens et dans tout le Nouveau Testament. Les tentatives de Grudem et De Young de ne faire couler la soumission « les uns aux autres » que dans une seule direction (du subordonné vers la personne d'autorité) échouent. Même des théologiens complémentaristes de premier plan comme George Knight et Tom Schreiner sont d'un autre avis sur ce point.[28]

Deuxièmement : Paul précise quel genre de soumission il attend des femmes. Comme nous l'avons déjà mentionné, il existe deux sortes de soumission. D'une part, il y a la *soumission obéissante* d'un subordonné envers une autorité, par exemple celle d'un citoyen envers son gouvernement.[29] D'autre part, il y a la *soumission de service*, que Paul vise, comme nous l'avons vu, lorsqu'il parle de soumission mutuelle.[30] La première est unilatérale et peut être exigée. La seconde peut être réciproque et est toujours volontaire.

Lorsque Paul dit aux femmes de se soumettre à leurs maris, de quelle sorte de soumission parle-t-il alors ? Notre réponse à cette question dépend de la traduction utilisée. Si nous ouvrons n'importe quelle Bible [allemande], nous voyons un point à la fin du verset 21, puis un tout nouveau paragraphe commence. Certaines traductions insèrent même un titre entre les versets 21 et 22, comme par exemple *« Mari et femme dans l'ordre de vie de Dieu »* (SLT, traduction allemande de la Bible). Mais ce changement de paragraphe ou ce titre inséré masquent quelque chose de très important : *en grec, il n'y a pas de point entre le verset 21 et le verset 22.*

En fait – et cela m'a renversé –, dans les plus anciens manuscrits grecs que nous possédons, le mot « se soumettre » n'apparaît même pas au verset 22. La raison en est que le verset 22 reprend le verbe du verset 21.[31] Le texte grec dit littéralement : « Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte du Christ, les femmes [remarquez le mot manquant] à leurs propres maris … ». Autrement dit : *lorsque Paul dit ici aux femmes de se soumettre à leurs maris, il parle exactement du même genre de soumission que tous les croyants doivent se témoigner les uns aux autres.* Il ne dit pas ici que les femmes doivent être soumises à leurs maris d'une manière particulière. Il se réfère plutôt à la seconde sorte de soumission [la soumission de service], dans laquelle les épouses choisissent de servir humblement leurs maris et de leur faire du bien. Il emploie le mot « se soumettre » une dernière fois dans la même phrase, pour renvoyer ensuite à la soumission de l'Église au Christ. Compte tenu de l'emploi du mot « se soumettre » aux versets 21 et 22, nous devrions lire ceci de la manière suivante : « Comme l'Église *sert humblement* le Christ en tout *et vit pour lui plaire*, de même les femmes doivent *servir humblement* leurs maris en tout *et vivre pour leur plaire* » (v. 24).[32]

Troisièmement, « chef » (en grec : κεφαλή, *kephalē*) ne signifie très probablement pas ici *autorité*, mais *source de vie*. Dans l'allemand moderne, « Haupt » (chef, tête) représente métaphoriquement l'autorité – le PDG est le « chef » de l'entreprise, l'officier commandant est le « chef » de l'unité. De plus, lorsque nous nous représentons la tête littérale d'un corps littéral, nous autres modernes partons du principe que la tête, qui contient le cerveau, est le centre de contrôle du corps. Par le système nerveux, elle envoie des ordres au corps.

Nous devons nous poser la question de savoir ce que Paul voulait dire en choisissant le mot *kephalē*, et comment ses premiers lecteurs l'ont probablement compris. Des théologiens complémentaristes soutiennent que Paul compare le Christ, en tant que chef, au mari, et qu'il vise ainsi l'autorité du mari. Mais on néglige ce faisant que Paul, lorsqu'il emploie le mot comme métaphore, n'a probablement pas du tout ce sens à l'esprit. Oui, Paul comprenait que Jésus-Christ a autorité sur l'Église et sur la création, mais lorsqu'il désigne Jésus comme la *kephalē* d'un corps, il met en général en relief quelque chose qui est certes apparenté à l'autorité, mais qui ne signifie pas exactement la même chose. Dans l'annexe 3, « Ce que signifie kephalē (chef/tête) », que vous devriez absolument lire, j'explique qu'à l'époque de Paul, contrairement à ce qu'affirme Grudem, le mot ne signifiait pas habituellement l'autorité.

Quel sens Paul donne-t-il à ce mot en Éphésiens 5 ? L'indice le plus important est qu'il l'emploie comme partie d'une analogie avec le mariage – et cela comme une création linguistique entièrement nouvelle : *le mari est le chef (la tête) de la femme, qui est son corps.* Le mot grec pour « chef/tête » n'est employé que deux fois en lien avec la relation entre l'homme et la femme (ici et en 1 Corinthiens 11.3). Les linguistes ne sont pas d'accord sur le sens du mot dans les deux cas. Au chapitre 6, je défends le point de vue selon lequel il signifie, en 1 Corinthiens, *source de vie honorable*. Ce n'est qu'en Éphésiens 5 que le mot est employé en lien avec la métaphore de la tête *et du corps*. Paul nous donne-t-il quelque indice de ce qu'il veut dire par « la tête de la femme, qui est son corps » ?

Oui, il le fait ! La structure originale de la phrase grecque du verset 23, malheureusement perdue dans la plupart des traductions, est la suivante : « Mari est tête de l'épouse, … Christ tête de l'Église, *lui-même est sauveur du corps.* » En grec, on voit clairement ce que Paul veut dire par « tête ». Ces trois expressions parallèles montrent que Paul emploie « tête » comme synonyme de « sauveur ». Si Paul avait voulu souligner l'autorité du mari, il aurait pu employer l'un des nombreux mots grecs qui l'expriment : *kyrios* (seigneur), *exousia* (autorité) ou *proestōtes* (diriger). Au lieu de cela, il choisit la métaphore de la tête et du corps et la compare au Christ, qui se donne lui-même comme sauveur (dans ce cas, non comme seigneur) de son corps. Théologiquement, le Christ est à la fois Sauveur et Seigneur, mais *dans cette analogie, Paul ne met que le sens du Christ comme sauveur de son corps.* Si nous doutons que le rôle de chef du mari signifie ici sa sollicitude et son service, nous retrouvons l'idée de sollicitude et de service dans les versets suivants, même si elle est un peu voilée par le fait que Paul y fait entrer une autre métaphore, celle des noces du Christ avec son épouse, l'Église :

Le Christ s'est livré lui-même pour elle [son épouse/son corps], afin de la [son épouse/son corps] sanctifier, après l'avoir [son épouse/son corps] purifiée par le bain d'eau dans la parole, afin de la [son épouse/son corps] présenter à lui-même comme une Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable. De même, les maris sont tenus d'aimer leurs propres femmes comme leurs propres corps ; celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et en prend soin, comme le Seigneur le fait pour l'Église.

Vous voyez ? Dans tout ce passage, *Paul ne met pas l'accent sur l'autorité, mais sur le service et la sollicitude.* Lorsqu'il dit que le mari est le chef de la femme, il ne veut pas dire que les maris doivent exercer leur autorité sur leurs femmes. Il veut dire que *les maris doivent servir leurs femmes, comme chacun de nous sert son propre corps.*

Après avoir exposé aux versets 21–30 cette métaphore en trois volets (tête–corps ; mari–femme ; Christ–Église), Paul ajoute encore un autre niveau : l'union d'Adam et Ève avant la chute. Cela complique certes l'image qu'il a dessinée, mais exprime une pensée merveilleuse : « "C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair." Ce mystère est grand ; mais je l'applique au Christ et à l'Église » (v. 31-32). Avec son analogie selon laquelle le mari est la tête et sa femme le reste du corps, Paul jette un regard en arrière sur le tout premier mariage, entre Adam et Ève, lorsqu'ils ont goûté pour la première fois une « unité d'une seule chair » métaphorique. Comme nous l'avons déjà vu au chapitre 4, cette union n'était pas une affaire d'autorité et de soumission, mais d'intimité joyeuse et de partenariat. *Avec la métaphore de la tête et du corps, Paul ne souligne donc pas, en Éphésiens 5, une chaîne de commandement, mais un lien d'amour.*

Je voudrais ajouter une dernière découverte, qui découle de la lecture d'Éphésiens 5 selon laquelle Dieu appelle le mari à servir sa femme (et non à la diriger) : *dans ce passage, il n'y a pas une seule instruction adressée au mari de diriger sa femme* – ni ici *ni nulle part ailleurs dans toute l'Écriture sainte !* N'hésitez pas à relire cette phrase. Cela change fondamentalement l'interprétation.

Tout cela nous conduit à la conclusion importante qu'Éphésiens 5 ne traite peut-être *pas du tout* de l'autorité du mari sur sa femme qui se soumet à lui. Paul souligne plutôt, par des métaphores parlantes, que mari et femme doivent s'unir avec amour, se servir l'un l'autre et se faire du bien.

Cela signifie-t-il que Paul exhorte les maris et les épouses à se traiter mutuellement exactement de la même manière ?

Oui et non. Oui, parce que tous deux sont appelés à « se soumettre les uns aux autres « . Et même si ce sont seulement les maris qui reçoivent ici l'ordre d' » aimer » leurs femmes, tous deux doivent pourtant s'aimer – ailleurs, Paul exhorte expressément les femmes à « aimer leurs maris ».[33] Mais aussi non, car Paul a peut-être à l'esprit les schémas qu'il a observés dans tant de mariages au sein des Églises du monde gréco-romain. Remarquez par exemple que le mari est décrit comme *kephalē* ou source de vie, et non qu'il est exhorté à en être une. Paul évoque probablement le fait que, dans l'Antiquité, les épouses étaient le plus souvent plus jeunes et moins instruites. Elles étaient occupées par l'éducation des enfants et donc entièrement dépendantes de la subsistance économique et matérielle assurée par leurs maris. Appeler *kephalē* une épouse dépendante n'aurait eu aucun sens.

À cela s'ajoute ceci : si les maris de l'époque de Paul ressemblaient à peu près à beaucoup de maris que je connais aujourd'hui, alors ils étaient (en moyenne) moins disposés que leurs femmes à sacrifier leur vie pour leur conjoint.[34] C'est pourquoi Paul estime suffisant de dire aux femmes de se soumettre à leurs maris, c'est-à-dire de les servir humblement et de leur faire du bien. Puis il s'attelle à ébranler l'égoïsme des hommes en leur en disant trois fois plus et en les pressant de faire des sacrifices comme le Christ. Cela s'applique très certainement à moi : dans mon couple, ce n'est pas Julie, mais moi qui ai le plus besoin d'être poussé par l'Écriture et l'action continue du Saint-Esprit à servir mon conjoint avec abnégation et humilité et à lui faire du bien. Je pense que mon ami Andrew Bartlett a raison lorsqu'il conclut : « Paul exhorte le mari à prendre les devants dans le don de soi. Cela ne diffère certes pas fondamentalement de l'obligation chrétienne de l'épouse d'aimer son mari de manière désintéressée, mais cela intensifie la responsabilité de l'homme d'aimer. »[35]

Au verset 33, Paul exhorte expressément les hommes à « aimer » leurs femmes (non à les diriger), et il exhorte en particulier les femmes à « respecter » leurs maris (non à se soumettre à eux). Pourquoi exhorte-t-il les femmes à respecter leurs maris, et les maris à aimer leurs femmes ? Certes, à l'époque comme aujourd'hui, la plupart des femmes voulaient elles aussi être respectées et la plupart des maris désiraient de l'amour, mais Paul savait probablement quelque chose des psychologies différentes de beaucoup d'hommes et de femmes de son temps.

Tandis que je décris le point de vue 3, à savoir le mari comme serviteur de son vis-à-vis égal, je sens la force de cette vision. Pour être honnête, j'espère que c'est la bonne interprétation, car je la trouve très inspirante et stimulante. Contrairement à la vision de Grudem, selon laquelle le mari est celui qui prend les décisions au quotidien (que je trouve mauvaise), et à la vision des Keller, selon laquelle le mari tranche dans de rares situations (que je trouve meilleure, mais toujours problématique et de plus incohérente), je trouve cette vision bonne et extrêmement praticable.

Mais qu'en serait-il si Paul, dans ce passage, voulait réellement laisser entendre que les épouses d'Éphèse devaient reconnaître en leurs maris une forme d'autorité, même s'il la compense par l'appel adressé aux maris à un sacrifice plein d'amour ? Après tout, la comparaison du mariage avec le mariage divin, dans lequel il existe sans aucun doute une différence de rang entre Dieu/Jésus et nous, fait au moins penser à une hiérarchie dans la relation conjugale. Résolu à comprendre correctement ce passage, j'y ai encore réfléchi davantage. Je me suis demandé si j'avais appliqué à cette tâche tous les principes importants de l'interprétation biblique – et j'ai alors constaté que ce n'était pas le cas.

Point de vue 4 : le mari, *paterfamilias* racheté

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'une des erreurs les plus fréquentes que nous commettons dans nos efforts pour comprendre et appliquer l'Écriture sainte consiste à nous imaginer que ses différentes

parties nous étaient directement adressées. Or ce n'était pas le cas : *elles ont peut-être été écrites pour nous, mais elles ne nous étaient pas adressées.* Ce n'est que si nous comprenons la situation des premiers lecteurs et savons ce qu'ils entendaient par ces mots que nous, qui vivons dans une situation ou une culture tout autre, pouvons commencer à tirer du texte un sens pour nous-mêmes. Dans beaucoup de textes, sinon la plupart, notre situation actuelle est comparable à celle des premiers lecteurs, ce qui facilite cette tâche. Mais qu'en est-il si leur situation diffère très fortement de la nôtre ?

Le chrétien d'aujourd'hui est séparé du public biblique par un « fleuve » de différences (par ex. de langue, de culture, de conditions de vie). Ce fleuve nous empêche de passer directement du sens dans leur contexte au sens dans notre propre contexte. Nous faisons certainement partie de la même grande histoire, mais notre place dans cette histoire diffère souvent de celle de nos ancêtres spirituels. Parfois le fleuve est large et il faut un long pont pour le traverser. Parfois c'est un ruisseau étroit que nous franchissons facilement. Nous devons savoir quelle est la largeur du fleuve avant d'essayer de construire un pont par-dessus pour rendre applicables pour nous les principes contenus dans le texte.[36]

Lorsque j'ai appliqué cette clé d'interprétation à l'étude du chapitre 5 de l'épître aux Éphésiens, j'ai reconnu mon erreur et l'erreur de presque tous ceux dont j'avais lu les contributions sur ce texte : nous partons du principe qu'Éphésiens 5 est un ruisseau étroit que nous pouvons facilement traverser, alors qu'il s'agit en réalité d'un large fleuve dont la traversée exige un long pont.

Je veux l'expliquer. Nous partons du principe que les couples de l'Église d'Éphèse ressemblaient plus ou moins aux couples modernes. Nous imaginons que Paul nous « voit », nous et nos mariages d'aujourd'hui, et qu'il nous écrit donc cette lettre. En réalité, il se réfère cependant à des mariages du monde gréco-romain du premier siècle, qui se distinguent nettement des nôtres. Dans ce monde-là, les foyers ne se composaient pas de deux parents exerçant une profession, de deux enfants, d'un chien et d'un chat. Le plus souvent, un foyer se composait d'un homme, le *paterfamilias*, qui régnait sur sa femme, ses enfants et parfois aussi ses esclaves. Selon l'enseignement d'Aristote, les foyers étaient organisés de manière hiérarchique – c'était, dans cette culture, la meilleure manière de diriger un foyer. (Ce n'est qu'en l'absence d'homme adulte que la femme devenait la souveraine du foyer.) Je dis délibérément « souveraine » : Aristote disait : « Le gouvernement d'une maison est une monarchie »[37] – le mari et père était le roi.

Lorsque j'ai mentionné les enfants et les esclaves dans le paragraphe précédent, quelque chose vous est peut-être apparu clairement, comme à moi. La relation mari–femme en Éphésiens 5.22-33 est la première des trois paires de relations que Paul aborde. Les deux suivantes viennent immédiatement après : parents–enfants (6.1-4) et maîtres–esclaves (6.5-9). Ce que j'avais négligé auparavant, c'est que *Paul applique l'Évangile à ces foyers antiques à plusieurs étages*, qui se composaient d'une hiérarchie d'hommes, de femmes, d'enfants et d'esclaves. Les maris avaient des droits, des privilèges et des libertés qui étaient refusés à leurs femmes.[38] Ils avaient le pouvoir et assuraient la plus grande partie du revenu. Dans la plupart des cas, les femmes ne pouvaient, sans un homme agissant en leur nom, ni posséder de biens, ni faire des affaires, ni effectuer des transactions juridiques ou financières.

Dans la société méditerranéenne, l'âge moyen du mariage était de trente ans pour les hommes, mais de dix-huit ans ou moins pour les femmes. Quand un homme se mariait, il était en règle générale déjà un homme d'expérience, qui savait comment vivre en société. C'était une personne capable d'agir socialement et économiquement. Une femme, en revanche, était encore une jeune fille qui n'avait même pas la permission d'aller à la porte de la maison quand on frappait. Une femme typique avait un

enfant environ tous les deux ans, ou tous les trente mois, pendant ses années fécondes. Elle était toujours « pieds nus et enceinte », et à la maison. Dès que l'enfant précédent était sevré, elle tombait à nouveau enceinte.[39]

La plupart des femmes ne recevaient aucune formation, si ce n'est pour les tâches domestiques. Elles étaient toute leur vie entièrement dépendantes et se trouvaient *sous la domination* d'un homme – de leur père ou peut-être de leur tuteur, plus tard de leur mari. La soumission était la norme pour les enfants, les esclaves et les épouses. Dans ce contexte et dans cette culture, le *paterfamilias* devait exercer la domination et non servir humblement qui que ce soit, en particulier pas ses propres subordonnés, qui devaient au contraire servir le *paterfamilias*. C'est ainsi que le voyait aussi Aristote : « L'homme est par nature plus apte à commander que la femme … Cette inégalité est permanente … Le courage d'un homme se montre dans le commandement, celui d'une femme dans l'obéissance. »[40]

Remarquez ceci : Paul ne crée pas de structure domestique dans laquelle l'homme le plus âgé règne sur tous les autres, pas plus qu'il ne prévoit une structure de gouvernement dans laquelle César est le souverain de l'Empire romain. Il ne fait qu'aborder ces réalités et *s'efforce d'opérer à l'intérieur des structures sociales existantes en trouvant des moyens de les améliorer, sans vouloir les renverser d'emblée.* Comme tout bon missionnaire qui entre aujourd'hui dans une nouvelle culture, Paul s'adaptait là où il le pouvait, même s'il ne considérait pas nécessairement cela comme idéal.

L'Évangile rencontre le foyer antique

À la place de Paul, comment auriez-vous conseillé ces foyers structurés hiérarchiquement dans votre Église ? Examinons les trois stratégies que Paul emploie pour conseiller les foyers d'Éphèse dans leur contexte d'alors.

Premièrement : Paul place toutes les relations au sein du foyer sous le signe de l'Évangile. Il conduit les épouses et les maris à se comporter les uns envers les autres « dans la crainte du Christ », et il insère chaque instruction dans des formules qui se rapportent au Christ : « comme au Seigneur », « comme aussi le Christ », « Christ », « de même que le Christ » et « je l'applique au Christ ». Il suit la même approche pour amener les parents et les enfants, ainsi que les maîtres et les esclaves, à repenser leurs relations les uns avec les autres. On a l'impression qu'un mot sur deux est « Christ » ou « Seigneur ». Paul s'efforce habilement d'aider tout le monde – épouses et maris, enfants et parents, esclaves et maîtres – à voir leur manière d'être en relation avec les autres comme l'expression de leur relation avec le Christ.

Deuxièmement : Paul dénonce expressément le comportement égoïste et dominateur des *paterfamilias*. Dans les anciens codes de lois qui fixaient les rôles au sein du foyer, on disait aux *paterfamilias* qu'ils devaient régner, et à tous les autres qu'ils devaient se soumettre. L'accent de ces lois portait le plus souvent sur les subordonnés, qui devaient maîtriser leur comportement. Le « code » amélioré par Paul fait cependant quelque chose de jamais vu : dans chacune de ces relations, il consacre son attention principale aux maris/parents/maîtres (dans les trois cas, c'est le même homme qui est concerné !), afin qu'ils changent *leur* comportement. Partant du principe que le *paterfamilias* règne de toute façon en raison des réalités culturelles, il l'exhorte maintenant à donner sa vie pour sa femme, à ne pas irriter ses enfants et à ne pas menacer ses esclaves. C'était certainement, à cette époque, une exhortation absolument révolutionnaire. Dans une culture où les maris avaient droit de vie et de mort sur leurs femmes, Paul exhorte les maris à renoncer à leur pouvoir et même, si nécessaire, à mourir, afin que leurs femmes se portent bien.

Troisièmement : Paul se sert de l'Évangile pour adoucir et réordonner la soumission de la femme, des enfants et des esclaves au *paterfamilias*. Sans les appeler à la révolte, il indique quelle sorte de soumission l'Évangile peut produire *dans leur situation*. Pour l'épouse, cela signifie, comme nous l'avons vu, qu'elle ne doit pas se soumettre à contrecœur à l'autorité de son mari, mais le servir humblement et lui plaire, tout comme elle veut aussi servir humblement le Christ et lui plaire.

L'enseignement de Paul a fait des merveilles.

En réprimandant sévèrement le *paterfamilias*, puis en se tournant avec amour vers les plus faibles d'une société patriarcale – les épouses, les enfants et les esclaves –, Paul a fait en sorte que l'Église primitive attire les sans-pouvoir en foule. Le critique païen Celse se moquait de l'Église au IIe siècle en disant : « Le christianisme est une religion pour les femmes, les enfants et les esclaves. »[41]

L'approche de Paul concernant les relations au sein du foyer était quelque chose de complètement nouveau pour la culture de l'époque. *Il n'abolit pas l'ancienne hiérarchie, mais il ne veut pas non plus la maintenir comme un idéal divin.* Il la sape plutôt de telle sorte que non seulement toute sa structure est intégrée dans l'Évangile, mais qu'elle finit par s'y dissoudre, comme cela s'est produit aussi à notre époque.

Mais à l'époque, dans l'Antiquité, aucun païen visitant un foyer chrétien n'aurait pensé que Paul voulait saper le droit romain ou introduire de simples structures familiales égalitaires. Ce qui l'aurait frappé chez le *paterfamilias* racheté, c'est premièrement la manière inhabituelle dont celui-ci prenait soin avec amour des personnes qu'il dirigeait et se sacrifiait pour elles, et deuxièmement la joie de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves.

Contrairement au point de vue 3, qui part du principe que Paul enseigne un égalitarisme sans restriction, ce point de vue considère que Paul, lorsqu'il désigne le mari comme chef de l'épouse, reconnaît les normes culturelles selon lesquelles le mari a autorité sur l'épouse. Et lorsqu'il compare en outre la relation entre mari et femme à la relation entre le Christ et l'Église, cela peut fort bien signifier qu'il fait allusion au fait que l'un est « responsable » de l'autre. Mais *même s'il part du principe que le paterfamilias porte la responsabilité, il ne prescrit nullement cela comme une sorte de « rôle » ou de statut que le mari devrait occuper envers sa femme en tout temps et dans toutes les cultures.* Au contraire : loin de présenter le pouvoir culturel de l'homme sur la femme comme un idéal, il s'efforce de le désamorcer par l'Évangile.

L'argument de John Piper réfuté

Certains complémentaristes avancent le contre-argument suivant : si nous partons du principe que Paul reconnaît l'autorité du mari et la met en relation avec la relation du Christ avec l'Église, alors il érige bel et bien la relation direction–soumission entre mari et femme en idéal et la perpétue ainsi. Piper dit (et a écrit un livre à ce sujet) que le mariage chrétien racheté et en même temps hiérarchique met l'Évangile sous les yeux du monde. Il écrit : « La direction pleine d'amour du mari sur sa femme docile et dépendante est une image du Christ et de l'Église. Si le mari perd son rôle de direction, ce n'est plus le cas. »[42]

Son argumentation est erronée à trois égards. Premièrement : Paul dit quelque chose de semblable au sujet de l'esclavage domestique, lorsqu'il dit aux esclaves d'obéir à leurs maîtres comme ils obéissent au Christ, qui est leur Seigneur. Selon l'argumentation de Piper, Dieu aurait créé la relation maître–

esclave pour montrer au monde la « beauté » de notre soumission à Jésus, notre Seigneur. Non ! Dans les deux cas, Paul applique l'Évangile à une situation réelle, mais pas nécessairement idéale.

Deuxièmement : ce n'est pas la hiérarchie dans un mariage, mais la rédemption d'un tel mariage qui illustre l'Évangile. Ce que Paul souligne dans ce passage, ce n'est pas la hiérarchie, mais le service du mari envers sa femme, qui se soumet à lui dans une soumission mutuelle et avec laquelle il entretient une relation intime. Cela peut certainement mieux s'exprimer dans un mariage fondé sur la réciprocité que dans un mariage hiérarchique. Comme exposé sous le point de vue 3, Paul précise son emploi du mot *kephalē* en mettant en relief Jésus comme Sauveur et soutien de l'Église, et non comme son Seigneur.

Troisièmement : aucun mariage hiérarchique ne peut jamais être assez hiérarchique si nous partons du principe que Dieu veut illustrer au monde, au moyen des mariages, la domination de Jésus sur son Église. Jésus est le Seigneur de son Église, mais un mari n'est certainement pas le seigneur de sa femme.

En dépit des faiblesses de l'argumentation de Piper, *je suis d'accord avec lui pour dire que le mariage chrétien doit refléter quelque chose de l'Évangile.* Un mariage chrétien peut, tout aussi bien que n'importe quelle communauté chrétienne, montrer au monde que nous sommes disciples de Jésus en nous aimant les uns les autres avec abnégation, comme il nous a aimés. Les mariages fondés sur la réciprocité peuvent le faire aussi bien que les mariages structurés hiérarchiquement, sinon mieux. Un mariage chrétien peut encore bien refléter autre chose : l'union durable et intime que nous avons avec le Christ. L'analogie de la tête et du corps employée par Paul, qu'il appelle « une seule chair », renvoie à une relation d'alliance profonde et pleine d'amour et à un lien vivant et organique. Alors que l'idée qu'un chef se sépare de ses subordonnés est moins étrange, l'idée qu'une tête soit séparée de son corps est profondément effrayante.

Là où nous nous trompons sur Éphésiens 5

Dans son livre de 800 pages, Grudem plaide avec véhémence pour la soumission de la femme dans le mariage, sans jamais mentionner l'énorme différence entre les mariages du premier siècle et les mariages d'aujourd'hui.[43] Il en va de même pour les Keller : dans leur étude détaillée d'Éphésiens 5, ils n'accordent aucune attention à cet aspect et n'abordent pas non plus la situation du mariage à l'époque. Pas une seule fois. C'est une erreur : ils traitent un large fleuve comme un ruisseau étroit.

Il ne s'agit pas pour Paul de rendre immortelle la structure du foyer antique. Il applique plutôt l'Évangile à une situation culturelle unique, qui diffère fortement de la nôtre. Paul ne s'adressait pas à mon monde, dans lequel la plupart des femmes adultes sont aussi instruites que les hommes, maîtrisent leur fécondité, sont financièrement indépendantes, et où il n'existe aucune nécessité sociale qu'un homme se tienne au-dessus d'elles. Tout cela rend possible un autre type de mariage.

La question suivante est : maintenant que nous sommes conscients qu'un fleuve très large sépare leur situation de la nôtre, comment pouvons-nous construire un « pont » par-dessus pour rendre applicables pour nous les principes contenus dans le texte ? Ou, autrement dit : qu'aurait dit Paul aux mariages d'aujourd'hui dans notre société, qui ne sont plus strictement hiérarchiques, mais égalitaires ? Je propose ceci :

Il nous dirait que nous devrions placer le Christ au centre de notre mariage. Notre manière de nous « voir » les uns les autres, de nous comporter les uns envers les autres, de travailler ensemble et de

nous respecter mutuellement devrait être marquée par notre relation première avec le Christ. Nous devrions nous soumettre les uns aux autres, déposer notre indépendance et notre égoïsme, et rechercher une relation intime d'« une seule chair », comme elle a été vécue avant la chute dans le jardin d'Éden. Si nous partons du principe que les hommes sont en moyenne plus indépendants et donc plus centrés sur eux-mêmes que les femmes, qui sont en moyenne plus orientées vers la relation et donc davantage tournées vers les autres que les hommes, alors des maris comme moi devraient en tout cas méditer particulièrement l'amour plein d'abnégation du Christ pour l'Église, qui conduit à l'épanouissement rayonnant de son épouse.

Maintenant que j'ai pris conscience de la nette différence entre le contexte d'alors et notre contexte actuel, je ne peux tout simplement pas imaginer que Paul dirait à un couple moderne moyen, dans lequel mari et femme sont plus proches en âge, tous deux également bien formés, travaillent peut-être tous les deux et sont engagés dans l'éducation de leurs enfants : « Bravo de vivre un partenariat. Continuez ainsi ! Mais je tiens à insister pour que le mari assume le rôle de direction et que la femme lui soit soumise. » Comment pourrait-il le faire, alors qu'il enseigne que l'idéal de la création pour le mariage est une unité d'une seule chair, un véritable partenariat au sens plein du terme, comme dans le mariage originel d'Adam et Ève ?

Ce n'est pas seulement mon opinion. C'est une vision largement répandue, et même la vision chrétienne majoritaire : dans sa lettre apostolique *Mulieris Dignitatem*, qui engage tous les catholiques, le pape Jean-Paul II dit que l'autorité du mari sur sa femme reflète quelque chose d'« ancien » ; la lettre parle d'une mentalité « profondément enracinée dans les coutumes et la tradition religieuse de l'époque ». Ce qui est « nouveau » et « une nouveauté de l'Évangile », en revanche, c'est que « la soumission n'est pas unilatérale, mais réciproque ».[44] Si l'une des dénominations les plus rigides sur le plan dogmatique peut apporter cette correction à son enseignement, nous autres devrions en prendre acte.

Il existe bien sûr encore des cultures dans le monde où les hommes ont le dernier mot. Pour elles, l'enseignement de Paul semble fait sur mesure. Dans les sociétés patriarcales, les maris ont en règle générale bien plus de pouvoir social, intellectuel, politique et financier que les femmes. Le mari devrait désormais utiliser ce pouvoir de manière désintéressée pour le bien de sa femme, comme le Christ utilise sa puissance supérieure pour le bien de l'Église. Mais si des milliers de maris dans des cultures patriarcales le font assez longtemps, les femmes et les épouses développeront leur propre pouvoir social et intellectuel et seront mieux armées pour être des partenaires égales de leurs maris. C'est précisément là que mes recherches m'ont conduit. L'application du point de vue 4 – le *paterfamilias* racheté – aux cultures dans lesquelles les mariages sont strictement hiérarchisés conduira finalement ces cultures à se transformer et à favoriser un mariage selon le point de vue 3, comme cela s'est déjà produit dans des pays marqués depuis longtemps par le christianisme.

Si nous avions élargi nos études des textes bibliques sur le mariage, tels qu'on les trouve dans l'Ancien et le Nouveau Testament, la préférence de Dieu pour un mariage fondé sur la réciprocité aurait été évidente dès le départ.

Des épouses qui guident leurs maris

Si l'on considère que tous les mariages mentionnés dans l'Ancien Testament ont été conclus dans un environnement patriarcal, on peut partir du principe que la présupposition culturelle était que les épouses étaient soumises à leurs maris. Il est donc remarquable que – à part la prédiction de Dieu

selon laquelle « Adam dominera sur Ève » – *il n'existe ni dans les lois mosaïques ni dans les paroles des prophètes aucun commandement exhortant les épouses à se soumettre à leurs maris.*

Si l'on considère les petits instantanés que nous avons de la dynamique de pouvoir des couples dans l'Ancien Testament, on constate toujours à nouveau que des épouses guident leurs maris. À de nombreux carrefours de ma vie, j'ai demandé à Dieu la sagesse et j'ai tendu l'oreille vers le ciel pour entendre ce qu'il me dirait. Souvent, je l'ai entendu me dire ce qu'il avait dit autrefois à Abraham : « Pour tout ce que [ta femme] te dira, écoute sa voix ! »[45] Quel excellent conseil ! Je sais de quoi je parle : *très souvent, ce sont les épouses qui entendent Dieu en premier.*

N'est-ce pas exactement ce qui est arrivé à la mère de Samson ? Dans une culture où il était inconvenant pour un homme de s'adresser directement à une femme, un ange prend l'apparence d'un homme et annonce à une femme stérile qu'elle aura un enfant oint de l'Esprit. Plus tard, la femme appelle son mari : « La femme courut vite l'annoncer à son mari et lui dit : Voici, l'homme qui était venu vers moi l'autre jour m'est apparu ! » Remarquez attentivement les paroles suivantes : « [Il] se leva et suivit sa femme. » Peut-être pas si heureux qu'un étranger enfreigne les normes patriarcales, il demande : « Es-tu l'homme qui a parlé à ma femme ? »[46] Cette histoire renvoie en outre à une naissance encore plus importante. Plus d'un millénaire plus tard, un ange vient d'abord à Marie pour lui annoncer le même message.[47] Ce n'est que plus tard qu'il informe son mari.[48] Dans les deux scénarios, c'est la femme qui apprend d'abord de Dieu ce qui va se passer, tandis que l'homme n'est mis au courant que plus tard – à savoir au niveau de connaissance de sa femme. S'il existait quelque chose comme un « ordre de la création » (ce qui n'est pas le cas), Dieu ne semble pas s'y tenir.

Il y a ensuite la Sunamite, qui prend l'initiative d'accueillir chez elle le prophète Élisée. Elle dit à son mari : « Vois donc, je reconnais que c'est un saint homme de Dieu qui passe toujours chez nous. Faisons-lui donc une petite chambre haute en maçonnerie, et mettons-y pour lui un lit, une table, une chaise et un chandelier, afin qu'il puisse s'y retirer quand il viendra chez nous ! »[49] Une fois de plus, le mari obéit aussitôt à sa femme et fait instinctivement confiance à son discernement spirituel en la matière.

Une brève remarque s'impose : malgré l'interprétation répandue selon laquelle « le mari est la *kephalē* de l'épouse », ce qui voudrait dire à peu près « le mari doit être le chef spirituel de la famille », je dois malheureusement vous informer que cette idée n'est pas fondée bibliquement. Peut-être devriez-vous jeter vos notes où il est écrit que c'est l'homme (et non la femme) qui doit conduire la prière, inviter au culte familial ou décider dans quelle Église va le couple ou la famille. Sans vouloir diminuer l'initiative décisive d'un mari ou d'un père pour le bien-être spirituel de sa famille, il vaut pourtant mieux que *tous les deux*, le mari comme la femme, fassent tout ce qui est en leur pouvoir – en équipe et en tant que personnes – pour chercher Dieu, choisir une Église et en devenir membres, et viser l'épanouissement spirituel des autres membres de la famille. En réponse à l'enseignement selon lequel le mari devrait être le pasteur du reste de la famille, je recommande que mari et femme forment ensemble l'équipe pastorale de direction de la famille.

Une autre femme qui semble s'opposer aux normes patriarcales, bien qu'elle vive dans une culture marquée par les hommes, est Abigaïl. Son mari très riche, Nabal, est « dur et méchant dans ses actions ».[50] Lorsque David et sa milice, en fuite et affamés, demandent à Nabal quelque chose à manger, celui-ci les raille sans aucune sensibilité et rejette leur demande. David, profondément blessé et furieux, forme le projet de tuer Nabal et tous les hommes de son domaine – une réaction pas particulièrement chrétienne, il faut l'avouer.

Abigaïl empêche l'effusion de sang en désobéissant à son mari et en ne lui transmettant pas la nouvelle des intentions meurtrières de David. Elle charge des vivres sur son âne, chevauche jusqu'à David et ménage habilement son ego blessé en disant : « Que mon seigneur ne fasse donc pas attention à cet homme de Bélial, à Nabal ; car il est ce que dit son nom : "Insensé" est son nom, et la folie est en lui. »[51] Même en soulignant quel homme terrible est son mari, elle en appelle au meilleur de David et l'implore de faire grâce. David décide alors de déposer les armes.

Lorsqu'Abigaïl rentre à la maison et raconte à Nabal qu'elle a annulé son ordre et que David lui a laissé la vie sauve, son cœur défaille et il meurt dix jours plus tard. Lorsque David envoie quelques hommes pour la chercher afin d'en faire sa troisième femme, elle se prosterne et dit : « Voici, ta servante est prête à servir et à laver les pieds des serviteurs de mon seigneur ! »

C'est une histoire folle, mais remarquez que rien n'y indique que Dieu approuve le fait qu'elle appelle aussi bien Nabal que David son « seigneur ». Même si les deux hommes acceptent ce titre sans hésiter, il est clair qu'il s'agit ici d'une femme qui a appris à *survivre* dans le patriarcat en s'adaptant. Parfois, cela signifie même s'opposer à l'« autorité masculine » – ce que ce passage met en avant avec éloge. S'il faut en dire quelque chose, nous trouvons ici l'exemple d'une femme qui, dans une autre culture plus juste, aurait probablement été une dirigeante efficace. David n'est pas seulement impressionné par sa beauté, mais aussi par ses capacités stratégiques et sa diplomatie habile, par lesquelles elle empêche sans délai une effusion de sang inutile.

Conclusion : *les histoires de l'Ancien Testament ne soutiennent pas l'idée que l'autorité du mari sur sa femme est la norme voulue par Dieu.*

Le mariage mutualiste de 1 Corinthiens 7

Le Cantique des cantiques est le plus long passage de l'Écriture sainte qui traite de la dynamique intérieure d'une union amoureuse, romantique et sexuelle entre deux personnes. On n'y trouve absolument aucun signe d'une relation d'autorité–soumission entre l'homme et la femme. Dans la romance et dans la sexualité, tous deux prennent l'initiative, tous deux se donnent, tous deux donnent et tous deux reçoivent. Ce livre poétique ne rappelle pas seulement le plaisir sans voile qu'Adam et Ève partageaient en égaux avant la chute ; il a aussi un parallèle dans le Nouveau Testament.

1 Corinthiens 7 est de loin le plus long passage des lettres de Paul consacré au mariage. Or, dans ses lignes directrices sur la sexualité, le service et la séparation dans le mariage chrétien, Paul ne donne pas la moindre indication qu'un mariage chrétien pourrait être autre chose qu'un partenariat réciproque et plein d'amour entre égaux. En fait, c'est le seul chapitre de la Bible qui traite expressément de la question de l'autorité dans le mariage. Celle-ci revient d'ailleurs aussi bien à la femme qu'à l'homme.

Je voudrais relever quelques citations[52] qui soulignent l'amour mutuel et l'autorité réciproque que Dieu a prévus pour nos mariages :

[Q]ue chaque homme ait sa propre femme et que chaque femme ait son propre mari. (v. 2).

Que le mari rende à sa femme l'affection qu'il lui doit, et que la femme fasse de même envers son mari. (v. 3).

La femme ne dispose pas elle-même de son corps, mais c'est le mari ; de même, le mari ne dispose pas non plus lui-même de son corps, mais c'est la femme. (v. 4).

Ne vous privez pas l'un de l'autre, si ce n'est d'un commun accord pour un temps (v. 5).

Une femme ne doit pas se séparer de son mari. … Et un mari ne doit pas divorcer de sa femme (v. 10-11).

Si un frère a une femme non croyante et qu'elle consente à habiter avec lui, qu'il ne la renvoie pas ; et une femme qui a un mari non croyant, qui consent à habiter avec elle, ne doit pas le quitter (v. 12-13).

[L]e mari non croyant est sanctifié par la femme, et la femme non croyante est sanctifiée par le mari (v. 14).

Mais si le non-croyant veut divorcer, qu'il divorce ! Le frère ou la sœur n'est pas lié dans de tels cas (v. 15).

Car que sais-tu, femme, si tu sauveras ton mari ? Ou que sais-tu, mari, si tu sauveras ta femme ? (v. 16).

Si tu [un homme] te maries, tu ne pèches pas ; et si la vierge se marie, elle ne pèche pas (v. 28).

Celui qui n'est pas marié s'inquiète des choses du Seigneur … Celle qui n'est pas mariée s'inquiète des choses du Seigneur (v. 32, 34b).

[C]elui qui est marié s'inquiète des choses du monde … celle qui est mariée s'inquiète des choses du monde (v. 33-34a).

Qu'apprenons-nous en 1 Corinthiens 7 sur le plan de Dieu pour le mariage ? « Les réponses de Paul … ont dû paraître extraordinaires aux lecteurs du premier siècle », dit Richard Hays. « Les époux ne sont ni dans une relation hiérarchique l'un envers l'autre, ni des entités autonomes qui font chacune ce qui leur plaît. Le mariage est au contraire une relation de soumission mutuelle, dans laquelle chaque partenaire appartient à l'autre. »[53]

Lorsque j'ai commencé à conseiller des gens sur la manière de choisir un conjoint, je recommandais de laisser la décision à *Dieu*. Puis, un jour, en lisant 1 Corinthiens 7, j'ai compris que je venais de lire le seul enseignement clair du Nouveau Testament sur ce sujet : « Elle est libre de se marier à qui elle veut ; seulement, dans le Seigneur ! » (v. 39). La leçon ? Nous devons choisir, et cela avec discernement. Or, en relisant maintenant 1 Corinthiens 7, j'ai eu une révélation semblable : le seul verset de tout le Nouveau Testament qui parle de la manière dont les couples doivent prendre des décisions importantes – par exemple quand avoir des relations sexuelles ou chercher Dieu ensemble – dit : « Ne vous privez pas l'un de l'autre, si ce n'est *d'un commun accord* » (v. 5). La leçon ? *Si un couple veille à décider ensemble en partenaires égaux, le mari n'a pas besoin de donner des ordres ni de trancher.*

Conclusion : 1 Corinthiens 7 est le seul chapitre qui parle expressément de l'autorité du mari sur sa femme – *mais il parle aussi de l'autorité de la femme sur son mari.* Dans les mariages, il favorise l'égalité des sexes ainsi que la soumission mutuelle et le consentement réciproque comme fondement des décisions.

Étant donné l'unité de l'Écriture sainte, garantie par le Saint-Esprit, 1 Corinthiens 7 peut et doit déterminer notre interprétation d'Éphésiens 5. Il est donc étrange que la plupart des auteurs complémentaristes renommés soit ne mentionnent 1 Corinthiens 7 que brièvement, en occultant sa contradiction réelle avec leur interprétation[54], soit – ce qui est plus fréquent – ignorent tout simplement le texte.[55]

Quel point de vue retenir, alors ?

Pour conclure ce chapitre sur l'interprétation d'Éphésiens 5, je voudrais examiner la question de savoir lequel des quatre points de vue devrait prévaloir dans nos mariages et nos Églises.

Je plaide pour que nous rejetions le point de vue 1 (le mari qui prend les décisions) et que nous l'appelions par son nom : une théologie oppressive.

Le point de vue 2 (le mari qui tranche) a servi pendant de nombreuses années d'étape intermédiaire dans le mariage de Julie et moi, ce dont je suis reconnaissant. Mais une analyse des problèmes qui y sont liés, la supériorité exégétique des points de vue 3 et 4 ainsi qu'une lecture plus complète de la Bible sur le thème du mariage signifient que nous devrions probablement abandonner aussi ce point de vue.

Lequel des deux points de vue restants choisissons-nous donc ?

Peut-être n'avons-nous pas du tout besoin de choisir.

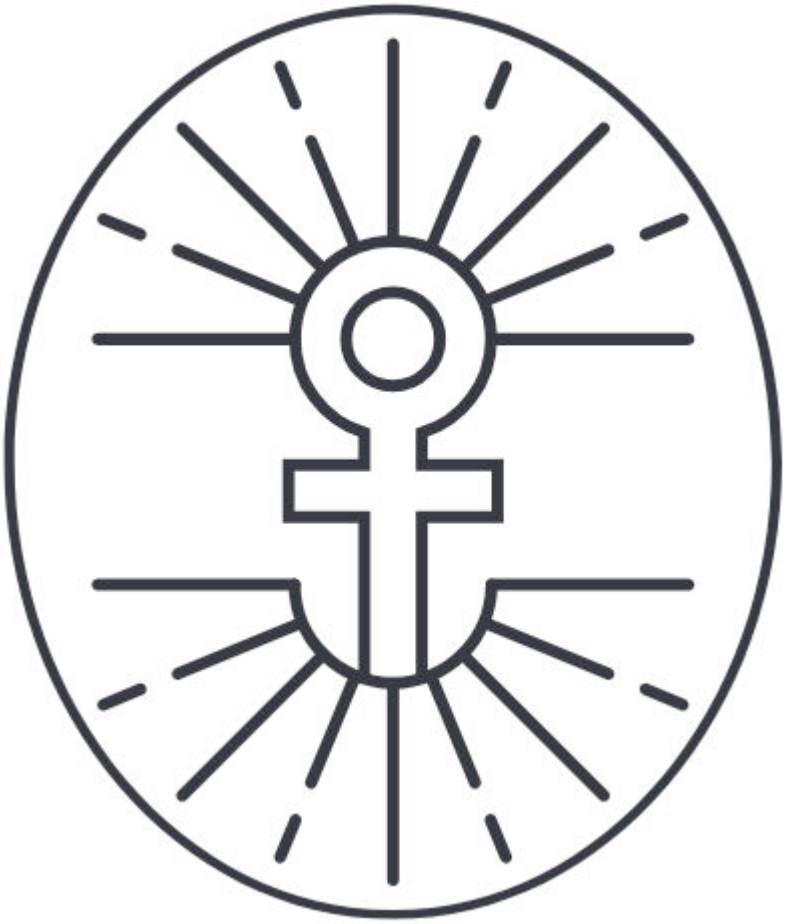
Le point de vue 3 (le mari, serviteur de sa partenaire égale) préconise un mariage fondé sur la réciprocité, tandis que le point de vue 4 (le mari, *paterfamilias* racheté) n'émet aucune objection contre un tel mariage, mais offre des lignes directrices pour les mariages et les Églises dans des cultures encore fortement marquées par le patriarcat.

Autrement dit : le point de vue 4 nous aide peut-être le mieux à *comprendre* le passage tel que les premiers lecteurs l'ont probablement compris. Mais le point de vue 3 est, en particulier pour ceux d'entre nous qui vivent dans des cultures plus égalitaires, la bonne manière d'*appliquer* Éphésiens 5.

Le sage conseil de Dieu pour un couple est donc qu'ils reconnaissent leur union d'« une seule chair », telle qu'elle s'exprime dans la relation d'amour du jardin d'Éden. En outre, ils devraient renforcer cette unité par un dévouement et une disponibilité à servir réciproques et complets, ainsi que – pour les décisions – par une réflexion et un consentement mutuels. Sur ce chemin, deux comparaisons peuvent nous inspirer : l'amour plein d'abnégation du Christ pour son Église et le soin que chacun prend de son propre corps.

Comment faire avec les doutes qui subsistent quant à l'intention de Dieu d'une véritable égalité des sexes ? Ce qui suit traite de la raison peut-être la plus importante d'abandonner les mentalités patriarcales dans le mariage (ainsi que dans l'Église et dans la société).

9



Le Dieu qui s’adapte

« [Nous, les maris,] essaierons-nous de nous accrocher à une autorité sur nos femmes que la culture environnante nous conférait autrefois, mais que, pour l’essentiel, nous n’avons plus aujourd’hui ? Ou bien renoncerons-nous volontiers au pouvoir et à toute prétention au pouvoir, pour traiter nos femmes comme nos égales et récolter en retour une relation conjugale plus intime ? »

Peter Davids[56]

La fondation Gates a récemment financé une vaste étude internationale qui a montré que les femmes sont fortement sous-représentées dans les médias. « Par exemple, les femmes n’étaient citées que dans 29 % des articles d’information en ligne analysés au Royaume-Uni en 2019. En Inde, elles ne l’étaient même que dans 14 %. »[57] Malgré tous les merveilleux progrès réalisés pour améliorer la place de la femme dans la société, nous restons beaucoup moins enclins à « voir » et à « entendre » les femmes que les hommes.

Combien plus les conditions sociales des millénaires passés, lorsque le patriarcat n’était pas contesté, ont-elles entravé la possibilité pour les femmes d’accéder à des fonctions publiques ? L’archéologue Ian Morris explique pourquoi il y a si peu d’indices que des femmes aient même existé dans l’Athènes antique : « Les femmes et les esclaves restent invisibles », en raison de la « culture omniprésente des citoyens masculins », dans laquelle les hommes « ne se contentaient pas d’opprimer les femmes, mais contrôlaient aussi les espaces où elles vivaient », ce qui les rendait pratiquement invisibles dans la culture de l’époque, tout comme dans les découvertes archéologiques d’aujourd’hui.[58]

Dans le monde gréco-romain plus large, où l'Église naissante se répandit, la situation des femmes n'était guère meilleure. À part quelques rares exceptions,[59] les femmes respectables ne cherchaient pas à occuper des fonctions publiques de direction. Elles trouvaient leur honneur dans les travaux domestiques et l'éducation des enfants. Dans les pièces de théâtre grecques, les personnages féminins les plus fréquents étaient des esclaves et des prostituées, car ces pièces racontaient des « histoires tirées de la vie ». On attendait des femmes de bonne réputation de la ville et des jeunes filles non mariées qu'elles restent à la maison et ne se montrent pas en public. Il n'est donc pas étonnant que peu de femmes aient occupé un « rôle de direction ». Après tout, pour jouer un rôle dans la vie publique et prouver qu'elle possède des qualités de dirigeant, une personne doit avoir reçu une certaine formation et se présenter en public. Comme les femmes vivaient cachées, peu de femmes ayant reçu de Dieu le don d'enseigner et de diriger ont jamais eu la chance de voir ces dons reconnus, développés et exercés en public.[60]

Pourquoi les épouses des responsables masculins sont-elles si rarement mentionnées dans le Nouveau Testament ? L'accent moderne mis sur l'égalité, le partenariat et le statut commun des couples chrétiens n'existait guère aux premiers temps de l'Église, lorsque – même dans l'Église – les tâches du foyer et l'éducation des enfants étaient attribuées aux épouses.

De même, nous pouvons nous demander pourquoi la Bible compte si peu de personnages féminins par rapport aux hommes. Certains critiques qui nient l'inspiration divine de la Bible soutiennent aujourd'hui que cela prouve que ce livre n'est que le produit d'une culture patriarcale. Certains complémentaristes affirment que c'est la manière dont Dieu met en relief les rôles uniques et éminents que seuls les hommes doivent jouer dans le royaume de Dieu. Mais une meilleure façon de comprendre à la fois l'autorité divine de la Bible et les nombreuses situations historiques dont elle traite consiste à dire que Dieu a adapté sa révélation à des personnes vivant dans des situations particulières, sans pour autant idéaliser automatiquement ces situations. Si nous négligeons ce principe d'interprétation décisif, nous concluons sans réfléchir, du simple constat qu'à l'époque biblique les femmes étaient de diverses manières soumises aux hommes, que les femmes doivent, selon le plan universel de Dieu, se soumettre aux hommes en tout lieu et en tout temps.

L'adaptation de Dieu, bien comprise

À la fin de l'histoire, Dieu régnera enfin sur une société idéale. Mais depuis la chute, il a choisi d'agir de manière rédemptrice au sein de la société brisée, au lieu de simplement la juger, comme autrefois par un déluge. Pour l'instant, la rédemption de Dieu se déverse de telle sorte que « l'eau vive du Saint-Esprit coule sur le paysage social [existant] et, comme une rivière sinueuse, épouse les contours qu'elle rencontre. Ce faisant, pourtant, comme le flot irrésistible des eaux, elle remodèle le paysage et finit par redresser les chemins tortueux. »[61]

Les quelques passages bibliques dans lesquels les auteurs du Nouveau Testament semblent approuver le patriarcat de la culture de leur temps sont en réalité des exemples de l'adaptation de Dieu. Il travaille avec ce dont il dispose, et les apôtres suivent son exemple – ils sèment la semence du royaume de Dieu dans un sol encore plein de pierres et de mauvaises herbes. Actuellement, nous vivons dans un chevauchement des âges. Le royaume de Dieu est ici, au milieu d'un monde déchu, imprégné de systèmes sociaux déchus. Un jour, le royaume supplantera entièrement ces systèmes, mais pour l'instant il prend racine en eux et en fait surgir quelque chose de nouveau.

Le complémentariste John MacArthur soutient que, puisque seuls des hommes ont rédigé l'Écriture sainte, c'est la preuve que Dieu n'a destiné que les hommes à enseigner la Parole de Dieu. Ce faisant, il ignore manifestement les théologiens qui jugent plausible que l'épître aux Hébreux ait été écrite par Priscille (avec Aquilas à ses côtés). Mais surtout, il oublie que dans l'Antiquité *presque aucune femme n'avait appris à écrire* – le fait que seuls des hommes aient écrit les livres de la Bible (ou du moins principalement des hommes, si Priscille a pris la plume) prouve que Dieu travaille avec ce qui est disponible, même s'il promet de créer un jour le *shalom*, dans lequel tous les hommes *et toutes les femmes* sauront lire et écrire.

Encore sur la soumission des épouses

Dans l'Antiquité, la situation sociale des femmes était bien pire qu'aujourd'hui (même si nous avons encore un long chemin à parcourir) : les hommes étaient favorisés par rapport aux femmes, ils détenaient le pouvoir et les fonctions publiques ; on prêtait attention à ce que disaient et faisaient les hommes, et l'on cantonnait les femmes à un minuscule espace domestique, ce qui les rendait aussi invisibles que les esclaves et les enfants.

Toute femme qui résistait devait en payer le prix. Dans Esther 1, par exemple, le roi Xerxès donne un banquet pour l'élite du royaume ; en même temps, sa femme Vashti invite ses amies à une fête de femmes. Au milieu des festivités, Xerxès, « échauffé par le vin », ordonne à sa très belle épouse de quitter sa fête pour « montrer sa beauté au peuple et aux grands, car elle était belle à voir ». Lorsque Vashti refuse de venir, le roi furieux, publiquement humilié par la désobéissance de sa femme, demande conseil à ses sages. Ceux-ci décident de destituer Vashti de son rang de reine et de lui interdire de jamais revoir son mari. La raison : ils veulent exclure toute possibilité que d'autres femmes du pays suivent son exemple et ne se plient pas à l'ordre de leur mari. Le but est que « toutes les femmes respectent leurs maris, de la plus petite à la plus grande ».

Cette histoire montre que dans presque toutes les cultures anciennes – ici la Perse et non Israël – on partait du principe que les hommes devaient diriger dans les fonctions publiques et que les femmes devaient être soumises à leurs maris. L'Écriture sainte elle-même montre ainsi *que le patriarcat est un produit de la chute et non une création particulière du Dieu d'Israël.*

Les apôtres se trouvaient dans un monde semblable, dominé par les hommes, lorsqu'ils prêchaient l'Évangile et fondaient des Églises dans tout l'Empire romain. Nous avons déjà étudié Éphésiens 5, mais en dehors de ce passage aussi, le conseil des apôtres aux épouses chrétiennes dans l'Église du premier siècle est unanime. Paul écrit aux Colossiens : « Femmes, soyez soumises à vos maris… »[62] et à Tite : « Enseigne… aux jeunes femmes… à être soumises à leurs maris. »[63] Pierre dit la même chose : « Femmes, soyez soumises à vos maris… »[64] Pour quiconque reconnaît l'autorité de la Bible, cela paraît à première vue parfaitement clair. *Nous pourrions supposer que l'idéal de Dieu pour tous les mariages est que la femme se soumette à l'homme, mais dans la suite de ce chapitre je réfuterai cette conclusion en montrant que cette fausse supposition repose sur une lecture superficielle et erronée de ces textes.*

Comment comprendre les paroles de Paul dans l'épître aux Colossiens : « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient en Christ. Maris, aimez vos femmes et ne soyez pas durs envers elles » ? J'affirme que notre interprétation de ces versets ne nous conduit à aucune autre conclusion qu'en Éphésiens 5. Les spécialistes s'accordent à dire que l'épître aux Colossiens et l'épître aux Éphésiens ont été écrites à la même époque. On le voit aussi à une sorte de méthode du « copier-coller » dans des formulations importantes qui apparaissent dans les deux lettres. Les versets qui précèdent sont

presque identiques dans les deux passages. Ils emploient les termes suivants dans le même ordre : « les uns les autres », « psaumes », « hymnes », « cantiques spirituels », « dans votre cœur », « rendez continuellement grâces à Dieu le Père », « au nom », « du Seigneur », « Jésus », « Christ ». La différence est que le passage de l'épître aux Colossiens, long de deux versets seulement, est une version abrégée du passage de treize versets de l'épître aux Éphésiens. Éphésiens 5 développe les formulations concises de l'épître aux Colossiens et éclaire ainsi leur sens.

Et qu'en est-il des deux autres passages, Tite 2.3-5 et 1 Pierre 3.1 ? Il y a de bonnes raisons de douter que Paul et Pierre imposent dans ces textes à toutes les femmes de toute l'histoire humaine un commandement général de se soumettre à leurs maris.[65] Il s'agit d'un conseil pastoral adressé aux habitants du bassin méditerranéen du premier siècle, qui suivaient les règles domestiques d'Aristote, et il est à ce titre *motivé non par l'ordre de la création, mais par un souci compréhensible de préserver une bonne réputation*. Je vais m'expliquer.

Les codes domestiques

Nous risquons d'employer les versets « Femmes, soyez soumises » comme des textes-preuves si nous les arrachons à leur contexte. Considérons le contexte littéraire, les passages plus larges dans lesquels nous trouvons ces versets et d'autres semblables :

	Épouses – maris / Femmes – hommes	***Enfants – parents***	***Esclaves – maîtres***
Éphésiens	5.21-33	6.1-4	6.5-9
Colossiens	3.18-19	3.20-21	3.22–4.1
1 Pierre	3.1-7	Aucune mention	2.18-25
Tite	2.1-8	Aucune mention	2.9-10
1 Timothée	5.1-16	Aucune mention	6.1-3

Que remarquons-nous en analysant le contexte littéraire ? Tout d'abord, chaque fois que la soumission d'une épouse est mentionnée, cela fait partie de ce qu'on appelle un « code domestique », qui règle les relations au sein de la maisonnée, composée de maris, d'épouses, d'enfants et d'esclaves. Conformément aux enseignements antérieurs d'Aristote, le droit romain voulait que les maisonnées soient ordonnées sous l'autorité d'un homme âgé. S'il n'y avait pas d'homme adulte, la femme la plus âgée assumait ce rôle. Le code domestique antique suivait une hiérarchie fixée par ordre de rang décroissant : le chef de famille, puis l'épouse, puis les enfants et les esclaves. Autrement dit, Paul et Pierre ne proclament pas une sagesse indépendante du contexte, destinée à s'appliquer à tous les couples mariés pour le reste de l'histoire chrétienne. Ils s'adressent à un contexte bien précis – la mise en pratique de l'Évangile dans une maisonnée antique ordinaire, ordonnée selon les normes de la société romaine.

Deuxièmement, dans aucun de ces textes il n'est ordonné au mari de diriger. La femme est seulement invitée à se soumettre. Les apôtres partaient du principe que la direction masculine était déjà pratiquée. Ce qu'ils voulaient obtenir par leurs commandements, c'était d'adoucir la direction du mari et de revaloriser le statut inférieur de la femme. Pierre et Paul enseignent aux femmes à accepter la soumission comme quelque chose de volontaire, fortifié par l'Évangile, au lieu de simplement tolérer la direction de l'homme.

Troisièmement – et c'est de la plus haute importance pour l'argumentation de ce chapitre –, dans tous ces passages *la soumission demandée à la femme envers son mari est mise en parallèle avec la soumission demandée aux esclaves envers leur maître.* À deux endroits, ce parallèle s'étend aussi à l'obéissance des enfants envers leurs parents, mais le parallèle avec la relation maître-esclave est établi à chaque fois.

Je reviendrai dans un instant sur le parallèle entre l'esclavage et le patriarcat, mais je voudrais d'abord souligner que Paul et Pierre ne présentent ni l'esclavage ni la soumission de la femme dans le mariage comme un idéal – bien plutôt, comme devraient le faire tous les bons responsables spirituels, ils aident les Églises avec lesquelles ils travaillent à *tirer le meilleur parti de situations qui sont parfois tout sauf idéales*. Dieu fait quelque chose de semblable en Genèse 16, lorsque l'esclave Agar s'enfuit loin de sa maîtresse Sara, qui la maltraitait. Après avoir sauvé et fortifié Agar, Dieu lui dit : « Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main. »[66] Qui d'entre nous en conclurait que l'instruction de Dieu exprimait son dessein le plus élevé et le meilleur pour elle ? Non, son conseil paternel l'aide à tirer le meilleur parti d'une situation qui est tout sauf idéale. Visiblement, il vaut mieux pour elle et son enfant se soumettre à Sara que fuir dans le désert.

Aujourd'hui encore, il est parfois préférable de tirer le meilleur parti d'une situation non idéale dans laquelle nous nous trouvons. Mon père, tout juste marié, fut par exemple appelé à faire deux ans de service militaire dans l'armée sud-africaine. Avec un nouveau-né et une jeune épouse à la maison, il savait que c'était tout sauf idéal, mais il n'avait pas le choix. Il ne pouvait que tirer le meilleur parti d'une mauvaise situation. L'autre possibilité, c'était la prison. Il arrive qu'un pasteur conseille à son Église de participer à une élection démocratique, bien que la démocratie ne figure pas dans la Bible et ne soit donc pas forcément l'idéal éternel de Dieu pour la société humaine. Une prédication contre la démocratie provoquerait des réactions hostiles inutiles. Il en va de même pour l'ordre domestique d'Aristote au premier siècle.[67]

Le souci de la bonne réputation

Outre le fait qu'ils les aident à tirer le meilleur parti d'une situation non idéale, pourquoi Pierre et Paul conseillent-ils aux femmes et aux esclaves de se soumettre volontairement à leurs maris ou à leurs maîtres, lesquels sont à leur tour invités à traiter leurs femmes ou leurs esclaves avec bonté et respect ? Dans la plupart des textes, nous trouvons une réponse convaincante : Paul et Pierre ont à cœur de préserver la crédibilité et l'attrait évangélique des jeunes Églises aux yeux d'un monde qui les observe et dans lequel l'obéissance des femmes et des esclaves envers le *paterfamilias* est tout simplement le droit romain.

En voici les preuves dans les textes :

- Juste avant de s'adresser aux esclaves et aux épouses, Pierre recommande la soumission à l'empereur et ajoute : « Car c'est la volonté de Dieu qu'*en faisant le bien vous réduisiez au silence les propos ignorants des hommes insensés*. »[68]
- Aux femmes, Pierre dit : « Soyez soumises à vos maris, afin que, si quelques-uns n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans parole par la conduite de leurs femmes. »[69]
- Aux femmes de Crète, Paul dit : « Soyez soumises à vos maris, afin que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée. »[70]
- Aux esclaves de Crète, Paul dit : « Soyez soumis à vos maîtres, afin de faire honorer en tout la doctrine de Dieu notre Sauveur. »[71]

- Aux esclaves d'Éphèse, Paul dit : « Que tous ceux qui sont sous le joug de l'esclavage regardent leurs maîtres comme dignes de tout honneur, afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas calomniés. »[72]
- À propos de toutes les instructions qu'il transmet par Timothée à l'Église d'Éphèse, Paul écrit : « Donne aux gens ces instructions, afin qu'ils soient irréprochables. … Ne donnez à l'adversaire aucune occasion de médire. »[73]

Que se passe-t-il ici ? La première épître de Pierre surtout, mais aussi l'épître à Tite et la première épître à Timothée sont des lettres adressées à de petites Églises, souvent persécutées, qui luttent dans la souffrance. La stratégie de Satan consiste à attirer sur ces Églises une attention négative. L'épître aux Éphésiens est un document « interne », adressé exclusivement à des chrétiens, sans égard pour ceux du dehors (d'où l'absence de toute mention de problèmes de réputation). Dans ces trois lettres-là, en revanche, la motivation consiste à traiter un problème propre à la situation, à savoir l'image que l'Église donne à ceux du dehors. Cynthia Westfall le dit ainsi :

C'était une culture soucieuse de l'honneur, dans laquelle les rôles des sexes jouaient un rôle important. Lorsqu'une femme se comportait comme le « seigneur » de son mari en le dominant, cela était considéré comme une remise en cause destructrice de toute la hiérarchie de l'Empire romain et du système de clientélisme. Les infractions à de telles conventions étaient prises au sérieux et pouvaient ruiner la réputation des Églises. Le comportement des femmes offrait une occasion bienvenue d'attaques polémiques contre l'Église primitive et d'autres groupements religieux.[74]

Dans un monde où les esclaves et les épouses étaient légalement tenus de se soumettre au *paterfamilias*, ces épouses et ces esclaves étaient appelés à aller au-delà de la mesure habituelle et à soumettre volontairement leur vie à leurs maris ou à leurs maîtres. Heureusement, les apôtres avaient donné au *paterfamilias*, s'il était chrétien, des instructions correspondantes sur la manière de prendre sincèrement soin des membres de sa maisonnée.

Pour aller droit au but : lorsque Pierre et Paul disaient aux femmes de se soumettre à leurs maris, ils ne fixaient pas pour autant une hiérarchie des sexes dans tous les mariages comme une sorte d'idéal chrétien. Ils s'adaptaient plutôt à une situation non idéale. Dans la première ligne de sa lettre, Pierre ne s'adresse pas à des croyants vivant dans une société future et achevée, mais aux « étrangers dispersés dans toutes les provinces » – nous sommes des étrangers qui font de leur mieux pour s'adapter, même si nous vivons notre véritable citoyenneté dans le royaume de Dieu. Si nous tenons compte des anciennes normes domestiques, ces passages doivent être compris en ce sens que l'Église est encouragée à dépasser les normes culturelles sans se révolter ouvertement contre elles. Pierre et Paul devaient agir à l'intérieur d'ordres imparfaits, car les fonctionnaires romains cherchaient le moindre prétexte pour faire emprisonner les chrétiens. Toute contestation aurait entraîné pour ces petites Églises des enquêtes et des persécutions. Il est remarquable qu'après la rédaction de la première épître de Pierre, de l'épître à Tite et de la première épître à Timothée, il ne se soit écoulé que peu d'années avant que leurs auteurs, Pierre et Paul, soient exécutés pour avoir troublé l'ordre romain.

« Esclaves, soumettez-vous… De même, vous les femmes, soumettez-vous »

Tite est invité à enseigner aux femmes à se soumettre à leurs maris (2.3-5), et peu après il lui est dit aussi que les esclaves doivent se soumettre à leurs maîtres (2.9).

Pierre inverse l'ordre de Paul : il parle d'abord des relations entre esclaves et maîtres, puis de celles entre épouses et maris. En 1 Pierre 2.18, les esclaves sont invités à se soumettre en tout respect à leurs maîtres – non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aussi aux injustes ; puis nous lisons en 3.1 que les femmes doivent de la même manière se soumettre à leurs maris. Par le choix de ses mots, Pierre renforce le lien entre ces instructions : « Esclaves… soumettez-vous… Femmes, de la même manière, soumettez-vous… ! »

Venons-en maintenant à l'argument central de ce chapitre : *l'instruction selon laquelle les épouses doivent se soumettre est interprétée par les complémentaristes comme intemporelle et universelle. L'instruction parallèle selon laquelle les esclaves doivent se soumettre, nous autres modernes, qui avons laissé l'esclavage derrière nous, la comprenons en revanche comme liée à une situation.*

Comme l'histoire se répète quand personne n'en tire de leçon, je vais expliquer cette idée un peu plus en détail.

La résistance chrétienne à l'abolition de l'esclavage

Des abolitionnistes chrétiens, animés par le sens de la justice de Dieu, mirent d'abord fin à l'esclavage en tant qu'institution au Royaume-Uni en 1833, puis l'affranchissement des esclaves s'étendit peu à peu à d'autres pays. Des personnes comme William Wilberforce, John Wesley, John Newton, Charles Finney, les sœurs Grimké, Harriet Stowe, Olaudah Equiano et Frederick Douglass finirent par mettre un terme triomphal et durable à l'institution de l'esclavage. Tous les chrétiens modernes aiment raconter l'histoire de ces héros du changement social.

On sait moins – et peut-être l'oublions-nous délibérément, parce que c'est une honte pour les chrétiens d'aujourd'hui – qu'aux États-Unis, les plus grands adversaires de l'abolition de l'esclavage étaient les chrétiens du Sud du pays. En fait, la plus grande dénomination actuelle des États-Unis, les baptistes du Sud, se sépara même des baptistes du Nord en 1845, précisément sur cette question.

Jusqu'au XVIIIe siècle, la plupart des chrétiens croyaient que l'esclavage était biblique ; ils entendaient par là qu'il était *approuvé par Dieu*. En Amérique, des théologiens attachés à la Bible comme Robert Dabney et J. H. Thornwell élaborèrent des arguments bibliques convaincants en faveur du maintien de l'esclavage. Charles Hodge, le plus grand théologien réformé de son époque, écrivit un essai intitulé *The Bible Argument on Slavery* [L'argument biblique sur l'esclavage], dans lequel il argumentait de la manière suivante :[75]

- *Dieu a institué l'esclavage.* En condamnant Cham, le fils de Noé, à être esclave,[76] Dieu lui-même a institué l'esclavage.
- *Dieu a approuvé l'esclavage.* Même Abraham, David et Job avaient des esclaves.
- *La loi de Moïse soutenait l'esclavage.* Par exemple, le quatrième et le dixième des dix commandements présupposent que le peuple de Dieu possède des esclaves. De plus, la loi de Moïse permettait de réduire en esclavage des Juifs indigents et des prisonniers de guerre.[77]
- *Jésus ne s'est jamais prononcé contre l'esclavage.* Ce qu'il n'a pas condamné, il a bien dû l'approuver.
- *Les apôtres ont ordonné aux esclaves de se* soumettre *à leurs maîtres.* Ils ont réglementé l'esclavage sans le condamner.
- *Les apôtres se sont servis de l'esclavage pour illustrer un aspect positif de l'Évangile* – nous, « esclaves de Christ », devons obéir parfaitement au Seigneur à qui nous appartenons.

Quelques rares théologiens tentèrent de faire changer d'avis cette majorité de théologiens, mais ils échouèrent. Lors d'un débat de quatre jours en 1845, par exemple, l'abolitionniste Jonathan Blanchard examina « les principes généraux de la Bible » et « l'ensemble de l'Écriture sainte ». Pour lui, il était évident que « les principes de la Bible sont la justice et la droiture ». Il soutenait qu'avec des citations bibliques on peut prouver presque n'importe quoi et parvenir ainsi à des conclusions qui contredisent les vérités supérieures de l'Écriture sainte.

Malheureusement, les chrétiens du Sud, qui croyaient à la Bible, étaient si convaincus que Dieu approuvait l'esclavage qu'ils étaient prêts à prendre les armes dans une guerre civile qui coûta plus d'un demi-million de vies humaines, afin de défendre leur droit de maintenir l'esclavage ! La guerre de Sécession ne signifia certes pas la fin du racisme dans le Sud américain, mais elle humilia tant les chrétiens qui possédaient autrefois des esclaves qu'ils durent finalement reconnaître que l'esclavage était mal. Le changement culturel irrésistible – porté par un sens de la justice – les poussa à se tourner de nouveau vers l'Écriture sainte, où ils reconnurent lentement mais sûrement l'erreur de leur conduite. Aujourd'hui, pratiquement tous les théologiens croient que la Bible, correctement comprise, ne soutient pas l'esclavage, malgré les nombreux arguments « bibliques » d'autrefois, et que cette pratique est un péché.

L'esclavage et le patriarcat comparés

Examinons maintenant les parallèles entre l'esclavage et le patriarcat, cette conviction répandue depuis toujours dans la civilisation que les hommes doivent diriger. Voyons avec quelle facilité on peut développer un raisonnement semblable lorsqu'on interprète l'Écriture sainte de manière complémentariste :[78]

- *Dieu a institué l'autorité masculine.* Dans le jardin d'Éden, avant la chute, Dieu a fait d'Adam le chef d'Ève.
- *Dieu a approuvé l'autorité masculine.* Ce sont des patriarches, et non des matriarches, qui ont conduit le peuple de Dieu. Ce sont des rois, et non des reines, qui dominent l'histoire d'Israël.
- *La loi de Moïse soutenait l'autorité masculine.* Le dixième commandement dit que nous ne devons convoiter ni la femme, ni l'âne, ni les autres biens de notre prochain. Et les prêtres doivent être des hommes, non des femmes.
- *Jésus ne s'est jamais prononcé contre l'autorité du mari.* Ce qu'il n'a pas condamné, il a bien dû l'approuver.
- *Les apôtres ont ordonné aux femmes de se soumettre à leurs maris.* Ils ont réglementé le patriarcat sans le condamner.
- *Les apôtres se sont servis de l'autorité du mari pour représenter un aspect positif de l'Évangile*, dans lequel le mari devait représenter Christ, le Seigneur, et l'épouse devait se soumettre à son mari comme à Christ lui-même.

Voyez-vous les parallèles frappants et dégrisants entre les tentatives de justifier par la Bible l'esclavage et le patriarcat ? Même la plus grande Église du monde reconnaît désormais le parallèle entre les textes « Femmes, soyez soumises » et « Esclaves, soyez soumis » : en 1988, le pape Jean-Paul II a affirmé clairement que l'utilisation des écrits de Paul en Éphésiens 6 pour justifier l'esclavage n'était pas différente de l'utilisation d'Éphésiens 5 pour justifier la soumission de la femme dans le mariage.[79]

Comparer des pommes et des poires ?

Comment les théologiens complémentaristes réagissent-ils à cette ressemblance ? George Knight dit que les textes « Femmes, soyez soumises » et « Esclaves, soyez soumis » sont très différents – « des pommes et des poires ». Pourquoi ? Je vais citer un article[80] d'un théologien complémentariste de premier plan, Sam Storms, qui donne six raisons pour lesquelles, selon lui, nous pouvons condamner l'esclavage tout en approuvant la soumission des femmes. Je le citerai point par point, en mettant ses mots en italique et entre guillemets, puis je répondrai à chaque argument :

Premièrement : *« L'Écriture est connue pour réglementer des relations indésirables sans les approuver comme des idéaux permanents (voir Matthieu 19.8 ; 1 Corinthiens 6.1-8). En donnant ses instructions pour la relation entre esclaves et maîtres, Paul ne dit pas que l'esclavage est une bonne institution. »*

Storms comprend donc tout à fait que Dieu est prêt à s'adapter aux structures sociales. Très bien ! Mais c'est précisément l'argument qu'il faut avancer au sujet de la soumission d'une épouse à un *paterfamilias*, prescrite par la culture dans le monde gréco-romain – la Bible la réglemente sans l'approuver.

Deuxièmement : *« L'institution de l'esclavage n'est pas fondée dans la création ; elle est plutôt une déformation résultant de la chute. Le mariage et la primauté masculine, en revanche, font partie de l'ordre originel de la création, qui existait avant la chute. »*

Ici, Storms comprend mal Genèse 2 et 3 et élève au rang d'idéal quelque chose qui, selon Genèse 3.16, est une conséquence directe de la chute et non de la création.

Troisièmement : *« À plusieurs endroits sont semées les graines de l'abolition de l'esclavage. Voir Philémon 16, Éphésiens 6.9. Mais rien dans le Nouveau Testament n'indique que la même chose était prévue pour la relation entre mari et femme. »*

Ce n'est pas vrai. Galates 3.28, 1 Corinthiens 7 et une interprétation correcte d'Éphésiens 5, en particulier de son enseignement sur la soumission mutuelle, sont bel et bien des « graines de dissolution » de la domination masculine dans le mariage.

Quatrièmement : *« Si l'argument de l'esclavage est utilisé pour déclarer caduque la soumission de la femme à son mari, ne déclarerait-il pas aussi caduque la soumission d'un enfant à ses parents ? Que l'on remarque comment Paul, en Éphésiens 5-6, traite les relations entre mari et femme, entre parents et enfants, ainsi qu'entre esclaves et maîtres. »*

Storms emploie le mauvais mot : les enfants doivent « obéir », tandis que les épouses et les esclaves doivent « se soumettre ». Cela relie les épouses et les esclaves d'une manière unique. Storms semble aussi supposer que, dans cette culture, parents et enfants liraient les versets sur les parents et les enfants de la même manière que nous aujourd'hui en Occident. Mais qui d'entre nous insisterait pour que nos enfants obéissent à leurs parents jusque tard dans l'âge adulte ? Un lecteur du premier siècle aurait compris Éphésiens 6 en ce sens que Paul ordonne même aux enfants adultes d'obéir à leurs parents, et pas seulement de les honorer.[81]

Mais même si la relation parents-enfants avait été la même à l'époque qu'aujourd'hui (ce qui n'était pas le cas), *une hiérarchie fondée sur le sexe dans le mariage est très différente de la hiérarchie générationnelle dans la relation parents-enfants.* Le fait que nos jeunes enfants sachent peu de choses de la vie et de la sagesse pratique les place dans une position où la dépendance et l'obéissance sont ce qu'il y a de meilleur pour eux, et c'est pourquoi on les maintient même dans les cultures égalitaires. Il

n'en va pas de même pour un mariage entre deux adultes instruits. Le but de l'éducation est de conduire nos enfants au-delà de la dépendance et de l'obéissance, afin qu'ils puissent finalement se tenir à la tête de leur propre famille et devenir ainsi nos égaux (comme Paul le laisse entendre en Éphésiens 5.31). Il serait donc faux de chercher à faire valoir l'autorité des parents sur un enfant pendant toute sa vie. Pourquoi devrions-nous alors être si sûrs qu'il est juste de le faire envers notre conjoint ?

Cinquièmement : *« Dans les instructions de Paul aux esclaves, il n'est fait mention d'aucun commandement moral permanent ni d'aucun principe moral absolu concernant l'esclavage. »*

Ici, Storms répète son premier point. Mais regardez les mots de 1 Pierre 2–3 : « Esclaves, soyez soumis à vos maîtres… De même, femmes, soyez soumises à vos maris. » Sur quelle base Storms est-il sûr que le premier n'est pas un commandement moral permanent, alors que le second en est un ? Sa position est incohérente.

Sixièmement : *« Paul envisage expressément et approuve la possibilité qu'un esclave obtienne la liberté (1 Corinthiens 7.21). Au sujet des épouses et de leur soumission à leurs maris, il ne dit rien de comparable. »*

C'est parce que le mariage, contrairement à l'esclavage, est selon le plan de Dieu une union en une seule chair.[82] La libération de l'esclavage était souhaitable parce qu'elle représente la rédemption de l'institution du travail, ordonnée par Dieu. De manière semblable, la libération du patriarcat est la rédemption de l'institution du mariage, ordonnée par Dieu. En rédigeant Éphésiens 5, le but de Paul est de parvenir, dans cette culture-là, à un mariage aussi égalitaire que possible, sans lancer de message de révolution contre les règles d'Aristote.

Tout cela signifie que, contrairement à ce qu'affirment George Knight et Sam Storms, l'esclavage et le patriarcat se ressemblent *beaucoup* – il ne s'agit nullement de pommes et de poires, mais de *fruits pourris d'un même arbre déchu*. L'esclavage ressemble beaucoup, dans son principe, à l'idée de la direction du mari sur sa femme. Qu'elles soient bienveillantes ou brutales dans leur forme, ces deux pratiques sont le produit d'un monde déchu. Cela n'a aucun sens de condamner d'un côté même l'esclavage « bienveillant » – comme le font aujourd'hui tous les chrétiens – tout en étant en même temps un bastion du patriarcat « bienveillant ».

Si l'un des effets à long terme de l'Évangile sur la société est d'éliminer l'esclavage, alors il fait d'une pierre deux coups et abat aussi le patriarcat. C'est pourquoi Clarice Martin, dans un article remarquable sur l'interprétation de la Bible chez les Afro-Américains, pose une question éclairante : « Comment des prédicateurs et des théologiens noirs peuvent-ils appliquer une herméneutique libérale lorsqu'ils prêchent et écrivent sur les esclaves, mais une herméneutique littérale lorsqu'il s'agit des femmes ? »[83]

Leçons tirées d'injustices passées

En niant les ressemblances entre l'esclavage et le patriarcat, les théologiens complémentaristes répètent l'erreur des anti-abolitionnistes chrétiens du Sud américain ; ils mettent de nouveau les Églises qui se fient à leur perspicacité théologique dans une situation embarrassante pour l'Église de Jésus et prolongent ainsi la dévalorisation de certains de leurs propres membres.

Ce qui rend tout cela plus tragique encore, c'est que les défenseurs les plus influents de la domination masculine dans le monde entier sont les *baptistes du Sud*, une communauté de foi à laquelle

appartient une Église américaine sur quatre. Ils continuent de diffuser leurs idées dans le monde entier par leurs théologiens de premier plan et leurs médias. L'avertissement de Georg Hegel semble se vérifier : « La seule chose que nous apprenons de l'histoire, c'est que nous n'apprenons rien de l'histoire. »

Que devrait donc apprendre précisément l'Église d'aujourd'hui des erreurs des anti-abolitionnistes chrétiens ? Premièrement : il est possible de parvenir à une conviction par de vastes ouvrages « scientifiques » contenant des textes de toute la Bible – comme ce fut le cas pour des dénominations entières et des écoles théologiques entières – et de se tromper malgré tout.

Deuxièmement : il est possible que la culture évolue dans une direction positive qui soit en réalité le fruit de principes chrétiens ayant pris racine dans cette culture pendant des millénaires. Par exemple, la « Magna Carta de l'humanité » de Paul, en Galates 3.28, est la première fois dans l'histoire que quelqu'un a formulé avec autant de force l'idée de l'égalité et de la fin des hiérarchies sociales. Combien devons-nous réellement à ce verset pour l'abolition de l'esclavage et de la domination masculine dans la société ? Au lieu de repousser, voire d'attaquer l'influence de l'Évangile dans la société, l'Église devrait la revendiquer et la célébrer.

Troisièmement : il est possible que des découvertes et des progrès dans la société remettent en question une interprétation de l'Écriture sainte établie depuis longtemps. Quand la plupart des gens croyaient que le monde était plat ou que la Terre était le centre de l'univers, l'Église avait des versets bibliques pour l'étayer. Lorsque des découvertes scientifiques ont réfuté cela, elles nous ont donné la possibilité de lire la Bible d'une manière nouvelle et de voir ce qui s'y trouvait depuis toujours. Lorsque la révolution industrielle et les premières vagues du futur mouvement pour les droits des femmes ont gagné l'Occident, les femmes ont eu pour la première fois l'occasion de prouver une intelligence et des capacités comparables à celles des hommes. Au lieu d'y voir une menace, c'est bien plutôt pour nous une occasion de regarder à nouveau l'Écriture sainte elle-même en nous demandant : qu'avons-nous négligé pendant tout ce temps ?

Quatrièmement : il faut éviter les erreurs d'interprétation courantes. Pour interpréter certaines parties de la Bible, il faut recourir à la Bible tout entière. Il n'est que trop facile de rassembler des « textes-preuves » qui sont eux-mêmes mal interprétés. Nous ne devons pas oublier que les livres de la Bible, bien qu'écrits *pour* nous, ne nous sont pourtant pas *adressés*. Nous *devons* nous familiariser avec le contexte historique dans lequel le texte a été écrit *avant* de dégager le message intemporel que nous pourrons ensuite appliquer à notre époque et à notre contexte.

Cinquièmement : l'intérêt personnel et la *pensée de groupe* peuvent nous conduire à lire la Bible de manière très partiale. (Vous trouverez plus d'informations à ce sujet dans l'annexe 6.) En règle générale, les gens (y compris les chrétiens) s'opposent à tout ce qui menace leur position ou leurs privilèges. Aurait-on dû laisser aux théologiens qui possédaient des esclaves la voix la plus forte dans les débats théologiques du XIXe siècle ? Les personnes qui perdraient leur emploi et leur réputation de pasteurs, de responsables ou de professeurs dans des Églises, des ministères et des écoles supérieures complémentaristes peuvent-elles être aujourd'hui les voix dominantes sur cette question ?

Sixièmement : il faut toute l'Église pour interpréter la Bible. Il n'est jamais sage d'ignorer ou de dénigrer des parties de l'Église qui voient les choses autrement que nous. Qualifier de « culturellement adaptés » ou de « libéraux » des gens qui aiment sincèrement l'Écriture sainte peut être une manière de se rendre sourd à la voix de Dieu. Les personnes à qui nous reprochons d'avoir « une vision basse »

de l'Écriture sainte ont peut-être une bien meilleure compréhension de certaines de ses parties que nous.

Enfin, il est particulièrement peu utile à la crédibilité de l'Église dans la société de s'accrocher à de mauvaises pratiques sociales alors que le reste de la société les a abandonnées. À mon avis, il est tout aussi autodestructeur pour l'Église de rester un bastion du patriarcat que de continuer à utiliser la Bible pour justifier l'esclavage. Pendant les siècles où la culture et l'Église s'accordaient plus ou moins à dire que l'esclavage était acceptable, et où l'Église en louait même la forme la plus douce, s'y rallier ne nuisait pas trop à la réputation de l'Église. Mais imaginez comment serait accueilli un foyer chrétien moderne en Occident qui déciderait d'« obéir à Dieu » en ayant deux esclaves qui auraient consenti à cette pratique pour des raisons bibliques !

Il en allait de même tant que l'Église partageait la conviction culturelle formulée par Jean-Jacques Rousseau : « L'homme doit être actif et fort, la femme passive et faible ; il faut nécessairement que l'un veuille et puisse ; il suffit que l'autre résiste peu « [84]. À l'époque, se rallier au patriarcat n'était pas trop dommageable pour la réputation de l'Église. Mais maintenant que même une série télévisée primée comme *The Handmaid's Tale* repose sur l' » horreur » de la soumission de la femme, nous, l'Église, ne sommes pas très loin de cette famille moderne imaginaire avec ses esclaves, lorsque nous apprenons à nos filles à se placer sous l'autorité unilatérale de leur mari et que nous interdisons aux femmes douées pour l'enseignement et la direction d'enseigner et de diriger.[85]

Si nous, chrétiens, étendons l'égalité des femmes au-delà du cadre domestique à l'Église et à la société, nous ne rendrons pas seulement nos mariages plus harmonieux, nous renforcerons aussi la crédibilité de notre Évangile dans notre culture. Ce que nos concitoyens ont oublié – mais que nous pouvons leur rappeler –, c'est que la revalorisation actuelle de la femme dans notre culture est historiquement enracinée dans l'influence lente de notre propre Évangile, qui confère la dignité, et dans la connaissance du caractère aimant et juste de Dieu. Après tout, Dieu ne connaît depuis longtemps aucune restriction complémentariste et a donné aux femmes le pouvoir de déployer pleinement leurs dons – y compris la possibilité de diriger et d'enseigner des hommes avec puissance.

Notes

1. Richard Hays, *First Corinthians*, p. 116
2. Même si l'autorité et la soumission s'appliquent dans un mariage, cela ne signifie pas que la femme ne puisse pas avoir autorité sur son mari dans un autre domaine. Débora, par exemple, la femme de Lappidoth, a peut-être reçu des ordres de son mari à la maison, dans la culture patriarcale où elle vivait ; elle n'en était pas moins une dirigeante efficace dans son pays. Même son mari devait y recevoir des ordres de sa part. Cela peut paraître compliqué, mais ce n'est pas contradictoire, car il n'y a aucun passage dans la Bible où la soumission d'une femme dans le mariage soit avancée comme raison pour laquelle elle ne pourrait pas assumer de rôle de direction dans l'Église et dans la société.
3. À titre de petit exemple, j'ai relevé des vues dans le sens du complémentarisme à un point chez N. T. Wright en Europe occidentale, chez Hayk Hovhannisyan en Europe orientale et, autrefois, chez Michael Bird en Australie. Pour ceux qui sont profondément engagés dans les « guerres » entre égalitarisme et complémentarisme aux États-Unis, cette possibilité n'est peut-être pas accessible. N. T. Wright explique : « Une partie du problème, en particulier aux États-Unis, est que les cultures se polarisent tellement que beaucoup de gens, lorsqu'ils cochent une case, supposent qu'ils doivent cocher une douzaine d'autres cases du même côté – sans voir que ce côté lui-même est hautement arbitraire et lié à une culture. » Quand on nous dit une chose assez souvent, nous sommes enclins à la croire. Si je désigne deux étoiles dans le ciel nocturne et que je dis : « Ces deux étoiles sont reliées l'une à l'autre. Elles forment une constellation appelée "Les Pointeurs" », mon auditeur s'imagine un fil invisible qui relie ces étoiles. Chaque fois qu'il regardera le ciel, leur « appartenance commune » le frappera. En vérité, ce sont des étoiles isolées, éloignées de millions d'années-lumière l'une de l'autre. Ce n'est que depuis un certain point de vue dans notre galaxie qu'elles semblent proches l'une de

l'autre. Il en va exactement de même pour le rôle de chef du mari et la fonction d'ancien – ce sont des étoiles isolées et séparées. Dans l'intention de Dieu, elles ne sont pas nécessairement liées entre elles, et certainement pas dans l'Écriture sainte.

4. Beth Allison Barr, dans *The Making of Biblical Womanhood* (chap. 6), cite *Happily Ever After*.
5. Pourtant, des théologiens complémentaristes renommés affirment à tort précisément cela ! Andreas Köstenberger, par exemple, écrit dans *God, Marriage, and Family* (p. 250) : « Jésus a confirmé le plan originel de Dieu, le Créateur, pour le mariage, en citant aussi bien Genèse 1.27 que 2.24 (Matthieu 19.4-6 et passages parallèles). Notre Seigneur a ainsi confirmé de manière résolue et insistante le dessein originel de Dieu pour le mariage, avec le mari comme chef et la femme comme partenaire soumise et soutenante. »
6. Wayne Grudem, *Evangelical Feminism*, chap. 1
7. John Piper, *Recovering Biblical Manhood and Womanhood*, chap. 1
8. Ed et Gaye Wheat, *Intended for Pleasure*, 4e éd., p. 30–31
9. Kevin Leman, *Sheet Music*, p. 54.
10. Tim et Kathy Keller, *The Meaning of Marriage*, chap. 2
11. Tim et Kathy Keller, *The Meaning of Marriage,* chap. 6
12. Tim et Kathy Keller, *The Meaning of Marriage*, annexe
13. Timothy Keller, The Timothy Keller Sermon Archive, 2012–2013
14. À écouter : www.bit.ly/2ZPRZGH
15. John Piper formule l'argument ainsi : « Dans la relation entre hommes et femmes dans l'Église, les hommes doivent prendre la direction, de manière analogue à la façon dont un mari prend la direction à la maison (Éphésiens 5.22-33). » Fait intéressant, l'une des plus grandes Églises de mon continent permet aux femmes de prêcher et de diriger l'Église. Mais en raison de l'accent qu'elle met sur la soumission de l'épouse, une étrange culture s'y est développée : ces prédicatrices et femmes pasteurs refusent de se marier, parce que les membres de l'Église prennent leur rôle de direction moins au sérieux dès le moment où elles se marient.
16. À écouter : www.bit.ly/2ZPRZGH
17. Genèse 3.16
18. Elaine Storkey, *Scars across humanity: Understanding and Overcoming Violence Against Women*, p. 210
19. Les idées se répandent au-delà des frontières des Églises. C'est pourquoi nous devons aussi nous demander quelles répercussions les conceptions chrétiennes ont sur la culture en général. Si une Église enseigne que la soumission de la femme à l'homme est l'idéal de Dieu, cela ne contribue pas à prévenir les violences fondées sur le genre. Si l'Église souligne au contraire que l'idéal de Dieu pour le mariage repose sur la réciprocité, cela contribue certainement à endiguer les violences conjugales.
20. Voir www.ab.co/3bHZF05 et www.bit.ly/3GNbrVt
21. www.bit.ly/3nVy1CK
22. Eggerichs, *Love & Respect*, p. 221. Il a avancé cette affirmation sans s'appuyer sur des études ou d'autres preuves externes.
23. Sheila Gregoire, *The Great Sex Rescue*, chap. 2. Une étude de l'Institut Gottman parvient au même résultat. John Gottman écrit dans son livre « Die sieben Prinzipien für eine glückliche Ehe » (Les sept principes d'un mariage heureux) que « statistiquement, la probabilité qu'un mariage échoue est de 81 % lorsqu'un homme n'est pas prêt à partager le pouvoir avec sa partenaire ».
24. Sheila Gregoire, *The Great Sex Rescue*, chap. 2.
25. Sheila Gregoire, *The Great Sex Rescue,* chap. 2.
26. Dans une interview en podcast, Alan Frow défend le modèle du « mari qui tranche » *[tiebreaking]* en expliquant qu'en tant que pasteur, lorsqu'il conseille des couples égalitariens, il constate qu'« il y a beaucoup de tensions parce qu'ils ne savent pas qui prendra la décision ». À écouter ici : www.bit.ly/2ZPRZGH. Mais cela est-il vraiment vrai de manière générale ? Si je pars de mon expérience du mariage et des couples que j'ai conseillés, c'est en réalité l'idée, chez la femme, que l'autorité de son mari entre en jeu lorsqu'ils ne parviennent pas à se mettre d'accord qui provoque d'énormes tensions dans le mariage. De nombreux conseillers chrétiens soulignent que ce n'est pas l'introduction d'une instance de décision en la personne du mari, mais le renoncement à celle-ci qui aide le plus à gérer les tensions dans les couples chrétiens conflictuels. Le couple doit bien plutôt apprendre à s'écouter vraiment, à s'aimer et à mettre de côté ses propres projets au profit de l'autre. J'ai entendu suffisamment d'histoires de femmes qui essaient désespérément de

se soumettre au pouvoir de décision final de leur mari, mais qui en souffrent malgré tout. Lorsque j'imagine les rôles inversés et que je me mets à la place d'une épouse qui défend passionnément un avis sur une question précise, tandis que son mari défend tout aussi passionnément un autre avis et prend finalement la décision, je comprends que le concept du pouvoir de décision final pourrait contraindre le mari à mépriser les paroles de Jésus : « Tout ce que vous [ne] voulez [pas] que les gens vous fassent, [ne] le faites [pas] vous aussi pour eux de même. »

27. Matthieu 24.10 ; Luc 12.1 ; 1 Corinthiens 7.5 ; 11.33
28. Une autre argumentation des complémentaristes est la suivante : si la soumission mutuelle (en Éphésiens 5.21) doit valoir pour les trois paires de relations (mari-épouse, parents-enfants, maîtres-esclaves), alors Paul ne peut absolument pas saper le concept de direction et de soumission dans le mariage, puisque la deuxième et la troisième paire de relations sont hiérarchiques par nature. Je comprends cependant Éphésiens 5.21 autrement : il ne s'agit pas d'un verset-cadre pour les trois paires, mais simplement d'un verset de transition vers la nouvelle section de la lettre de Paul, qu'il applique spécialement aux relations conjugales. C'est une approche bien meilleure que celle de complémentaristes comme Schreiner et Knight, qui acceptent certes l'idée de la soumission mutuelle aussi bien pour les maris que pour les épouses, mais la reformulent d'une manière étrange en « la femme se soumet à son rôle d'épouse docile, tandis que le mari se soumet à son rôle de chef plein d'abnégation ». Or Paul ne leur demande clairement pas de se soumettre à leurs rôles, mais les uns aux autres.
29. Romains 13.1
30. « Puisque *hypotassō* contient l'idée d'avoir un rang inférieur à quelqu'un d'autre, le mot convient aussi bien à la soumission envers des autorités qu'à la soumission dans les relations personnelles entre égaux. Dans le premier cas, il existe un rang objectif dans une hiérarchie : les chrétiens sont par exemple soumis à l'autorité du gouvernement civil et doivent donc se soumettre à cette autorité. Dans le second cas, le rang est subjectif : les croyants doivent se placer eux-mêmes en dessous des autres, comme s'ils se trouvaient dans une hiérarchie ; c'est-à-dire qu'ils doivent traiter les autres comme s'ils étaient plus importants qu'eux-mêmes ; c'est l'essence de l'humilité chrétienne (Romains 12.10 ; Philippiens 2.3). » (Andrew Bartlett, *Men and Women in Christ*, p. 36)
31. Cynthia Westfall écrit dans *Paul and Gender* (chap. 1) : « Éphésiens 5.18-23 forme en grec une seule phrase, et les instructions aux épouses du verset 22 dépendent grammaticalement – par l'omission du verbe "se soumettre" au verset 22 – de la soumission mutuelle du verset 21. »
32. Paul semble protéger ce sens de « se soumettre » dans sa lettre en choisissant, dans les versets suivants, un autre mot – « obéir » – pour la relation parents-enfants et maître-esclave.
33. Tite 2.4
34. Il existe même une explication neurologique du fait que les maris ont tendance à être plus égoïstes que les épouses – voir www.on.today.com/3CKRlsD
35. *Men and Women in Christ*, p. 64
36. Duvall et Hays, *Grasping God's Word*, chap. 13.
37. Aristote, *Politique*, 1255b.
38. Je pars aussi du principe que « les esclaves n'avaient légalement pas le droit de se marier, ni dans le milieu grec ni dans le milieu romain. Les remarques de Paul sur le comportement des épouses et des maris en Éphésiens 5 s'adressent donc en premier lieu aux personnes libres, en particulier à la couche sociale qui dirigeait des foyers avec des esclaves. » (Andrew Bartlett, *Men and Women in Christ*, p. 66)
39. David Scholer, *Journal of the Evangelical Theological Society* vol. 30, décembre 1987, p. 416. www.bit.ly/3bDKpl9
40. Aristote, *Politique*, 1259a.
41. Celse était un critique païen qui vivait au IIe siècle. Cette citation provient de Ross Shepherd Kraemer, *Her Share of the Blessings* (p. 128).
42. Voir John Piper, *This Momentary Marriage*, chap. 6–8
43. Grudem n'emploie le terme « paterfamilias » qu'une seule fois, à savoir dans la note 102 du chapitre 7. Un autre auteur y souligne l'importance du membre le plus âgé du foyer.
44. Jean-Paul II, *Mulieris Dignitatem*, p. 88.
45. Genèse 21.12
46. Juges 13.10-11
47. Luc 1.26-38
48. Matthieu 1.18-21

49. 2 Rois 4.8-10
50. 1 Samuel 25.3
51. 1 Samuel 25.25
52. Citation de départ tirée de la NRSV [New Revised Standard Version]
53. Richard Hays, *First Corinthians*, p. 116.
54. L'ouvrage de référence de Grudem, *Evangelical Feminism and Biblical Truth* [Féminisme évangélique et vérité biblique], a par exemple été écrit pour réfuter les arguments égalitariens, y compris l'argument selon lequel 1 Corinthiens 7 enseigne un mariage entre égaux. Dans une section très courte (6.7), qui n'occupe qu'une seule des 800 pages de l'ouvrage, Grudem se contente pourtant d'affirmer que 1 Corinthiens 7 ne fait que réguler la direction faisant autorité du mari. Il ne fournit toutefois aucun argument contre l'hypothèse selon laquelle ce passage devrait non seulement réguler l'*application* de l'interprétation hiérarchique d'Éphésiens 5, mais aussi déterminer l'*interprétation* d'Éphésiens 5. Un passage comme 1 Corinthiens 7, qui établit sans équivoque que le mari comme la femme ont des pouvoirs égaux l'un sur l'autre – un fait sur lequel tous les interprètes sont d'accord –, devrait avoir du poids dans l'interprétation d'un passage (Éphésiens 5) dont seuls certains interprètes affirment qu'il confère au mari une autorité unilatérale.
55. Par exemple, Tom Schreiner – comme le souligne Andrew Bartlett dans *Men and Women in Christ* (p. 18–19) – écrit, en réponse à *Man and Woman: One in Christ* de Philip Payne paru en 2009, un résumé détaillé et tente une réfutation. Bien que Payne consacre un chapitre entier à 1 Corinthiens 7, Schreiner, étrangement, ne mentionne pas du tout ce chapitre. Il en va de même pour Claire Smith, qui a publié en 2012 le livre *God's Good Design: What the Bible Really Says about Men and Women* [Le bon dessein de Dieu : ce que la Bible dit vraiment des hommes et des femmes]. Son objectif déclaré est de traiter les « textes bibliques les plus importants » qui « devraient déterminer » le meilleur modèle pour le mariage. Le livre est recommandé avec enthousiasme par Don Carson et d'autres, et beaucoup le louent pour son exhaustivité. Étrangement, pourtant, aucun de ses cinq chapitres sur le mariage ne traite de 1 Corinthiens 7. Je n'impute à ces auteurs aucune malhonnêteté, mais seulement la présence d'un important angle mort et des signes d'un « biais de confirmation », par lequel des gens utilisent inconsciemment la Bible non pas pour apprendre tout ce qu'elle dit sur un sujet, mais seulement pour étayer leur opinion préconçue.
56. Citation tirée de *Discovering Biblical Equality*, p. 238
57. Source : www.gates.ly/3bMqqQZ
58. Source : Sandra Joshel et Sheila Murnaghan, *Women and Slaves in Greco-Roman Culture*, p. 217–20. Cité dans Barr, *The Making of Biblical Womanhood* (p. 226)
59. Voir Susan Hylen, *Women in the World of the New Testament*
60. Pour mieux comprendre comment les conditions sociales restreignent le choix des personnes susceptibles d'assumer un rôle de direction, pensez à une Église moderne composée principalement de diplômés de l'enseignement supérieur dans un quartier aisé. Réfléchissez maintenant à quel point il serait improbable qu'un ouvrier sans instruction puisse assumer un rôle de direction dans cette Église, pour la simple raison qu'il serait douteux que ces personnes le suivent (et qu'il puisse donc vraiment les diriger). C'est aussi pour cette raison que nous ne trouvons dans la Bible aucun exemple d'esclaves qui auraient été anciens.
61. John Stackhouse, *Finally Feminist*, p. 39
62. Colossiens 3.18
63. Tite 2.5
64. 1 Pierre 3.1
65. Pour ne pas rendre mon livre trop long, j'ai décidé de ne pas commenter entièrement 1 Pierre 3.1-7. Je recommande cependant le chapitre 6 du livre d'Andrew Bartlett *Men and Women in Christ* [Hommes et femmes en Christ]. Ce chapitre s'intitule « Submission and Honour: 1 Peter » (Soumission et honneur : 1 Pierre). Bartlett montre à mon avis de manière convaincante que Pierre suit pour l'essentiel le même chemin que Paul en Éphésiens 5 pour saper l'ordre hiérarchique de la culture par un enseignement sur la soumission *mutuelle*. Comme Paul, Pierre en 3.1-6 ne renverse pas le rôle soumis que la culture attendait de la femme, et il ne l'approuve pas non plus sans réserve ; il le révise plutôt en lui donnant de nouveaux motifs inspirés par l'Évangile : non par peur du mari non chrétien, mais par espérance en Dieu et dans le souci de gagner le mari à Christ. Et comme Paul, Pierre n'idéalise ni ne condamne le rôle autoritaire que la culture attendait du mari chrétien, mais il le révise en 3.7 de trois manières : 1) Les maris doivent se comporter envers leurs femmes « de la même manière » (c'est l'expression décisive que beaucoup de théologiens complémentaristes semblent négliger) que ce qui a été décrit auparavant pour : les croyants envers leur Dieu et leur roi (2.13) ; les esclaves envers leurs maîtres (2.18-25) ; Christ envers ses bourreaux (2.21) ; et les femmes envers leurs maris, y compris Sara envers Abraham en Genèse 18 (3.1-6) – c'est-à-dire dans une soumission humble. 2) Les maris doivent vivre avec leurs

femmes de manière à tenir compte de la force moindre de leurs femmes. 3) Les maris doivent honorer leurs femmes, qui (contrairement à la culture gréco-romaine) ne sont pas dans une position subordonnée, car elles sont cohéritières à part égale du salut. « Honorer » est ici le même mot que celui employé plus tôt dans la lettre pour décrire la soumission que tous les croyants doivent montrer envers l'empereur ; comparez 2.13 (« soyez soumis [aux autorités] «) et 2.17 (» honorez le roi »). En d'autres termes, sans employer exactement ces mots, Pierre dit aux maris qu'ils doivent eux aussi témoigner de la soumission à leurs femmes (au sens d'un service humble et respectueux). Ainsi compris, Pierre, comme Paul en Éphésiens 5, semble réviser le sens de la soumission dans le mariage : de la simple obéissance à l'autorité d'un autre vers un engagement au service humble et à la bienveillance. L'obéissance à une autorité ne peut couler que dans un seul sens ; mais, comme le montrent Éphésiens 5 et 1 Pierre 3, les mariages chrétiens, quelles que soient les structures sociales dans lesquelles ils se trouvent, doivent témoigner d'un service humble qui coule dans les deux sens. Remarquez en outre que Pierre ne donne pas comme raison de la soumission de la femme le fait que le mari, selon le plan de Dieu, aurait une autorité unilatérale sur sa femme. Si Pierre l'avait cru, c'eût été le contexte parfait pour le mentionner. Mais il ne le fait pas, et de fait il n'y a nulle part dans la Bible un passage où les maris reçoivent l'instruction d'exercer une autorité unilatérale sur leurs femmes.

66. Genèse 16.9
67. Soit dit en passant : comme autrefois l'ordre domestique d'Aristote et la forme monarchique de gouvernement, la démocratie est peut-être aujourd'hui le meilleur système de gouvernement que la société ait découvert jusqu'à présent.
68. 1 Pierre 2.15
69. 1 Pierre 3.1-2
70. Tite 2.5
71. Tite 2.10
72. 1 Timothée 6.1
73. 1 Timothée 5.7,14
74. Source : www.bit.ly/3EL7OgM
75. Merci à Kevin Giles, au chapitre 8 de *What the Bible Actually Teaches on Women*, pour cette section.
76. Genèse 9.20-27
77. Lévitique 25.39-41 ; 25.44-46
78. Merci à Kevin Giles, au chapitre 8 de *What the Bible Actually Teaches on Women*, pour cette section.
79. Pape Jean-Paul II, *Mulieris Dignitatem*, p. 24. Cité dans Barr, p. 110.
80. Source : www.bit.ly/2ZXK1LY
81. « La relation entre enfants et parents différait sur des points essentiels de notre culture actuelle. Dans le monde moderne, on présuppose que les enfants, à un moment donné après être devenus adultes, deviennent indépendants de leurs parents et ne sont plus sous leur autorité. Dans le monde antique, ce n'était pas le cas ; on y attendait des enfants adultes qu'ils restent sous l'autorité de leurs parents jusque tard dans l'âge adulte. » (Howard Marshall, *Discovering Biblical Equality*, p. 188.)
82. Jane Hooker avance un autre argument, que j'ajouterai à la liste de Storms : « Il existe des différences considérables entre la pratique biblique de l'esclavage et la pratique américaine plus récente de l'esclavage. » (Source : www.bit.ly/3GNFnk9). Elle semble vouloir dire par là que le mouvement social pour mettre fin à l'esclavage au cours des derniers siècles est compréhensible, mais que l'esclavage au premier siècle n'était pas si terrible. Pourtant, au premier siècle aussi, les esclaves étaient traités avec cruauté. En outre, elle passe à côté du cœur du problème : dans les deux cas, l'esclavage consistait à posséder un être humain à des fins économiques. L'abolition de l'esclavage ne visait pas seulement les mauvais traitements infligés aux esclaves, mais aussi ses formes plus douces.
83. Cain Felder (dir.), *Stony the Road we Trod*, p. 226. Cité par Barr, chap. 6.
84. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation* (1762). Cité dans Barr, chap. 6
85. John Stackhouse, dans *Finally Feminist* (p. 56), le dit de manière plus tranchante : « Quand la société était patriarcale, comme c'était le cas dans le contexte du Nouveau Testament et comme c'est le cas partout dans le monde, sauf dans la société moderne de notre temps, l'Église évitait le scandale en s'y adaptant. Mais maintenant que la société moderne est, du moins officiellement, égalitaire, le scandale est que l'Église ne suive pas la société et ne se réjouisse pas de la liberté sans précédent de laisser les femmes et les hommes servir selon leurs dons et leur vocation, sans frontières arbitraires entre les sexes. Ce scandale entrave à la fois l'évangélisation des autres et… l'attachement et

l’épanouissement de ceux qui sont déjà convertis. … La perpétuation du patriarcat par les Églises dans cette société constitue pour [beaucoup] un obstacle religieux. »